

LES TEMPLIERS DE L'ANCIEN MEXIQUE ET LEUR ORIGINE EUROPÉENNE.

Les derniers des émigrants qui introduisirent dans l'ancien Mexique des notions du christianisme et des hommes Blancs, portaient le nom significatif de *Tecpan-tlacs* (Templiers), qui caractérise fort justement le régime théocratique sous lequel ils vivaient. Ils étaient divisés en trois classes : les *Nonohualcs*, les *Teotlixcs* et les *Tlacochcalcs*, qui prirent plus tard le nom de *Chalcs*, après leur établissement sur les rives et dans les environs du lac de Chalco, dans le haut Anahuac, où ils furent renforcés, en 1304, par l'arrivée de leurs congénères les *Poyauhtecs* et les *Panohuayantlacs* (1). Leur berceau était *Tlapallan Nonohualco* ou *Tlapallan Chicomoztoc*, dont le nom, dit Chimalpahin (2), leur historien national, s'est changé en celui de *Nonohualco Tzotzompa Quinehuayan*. Le *Codex Tellerianus* (3) et le *Codex Vaticanus n° 3738* (4) citent les Nonohualcs

(1) *Annales* de Domingo Francisco de San Anton Muñon CHIMALPAHIN Quauhtlehuanitzin, 6^e et 7^e relations (1258-1612), publ. et trad. par R. Siméon. Paris, 1889, gr. in-8, p. 48.

(2) Id., *ibid.* p. 29, 37.

(3) Dans le t. I des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, facsim, part. III, pl. I ; Explic. en espagnol, t. V, p. 147.

(4) Dans le t. II de *Ant. of Mexico* de Kingsborough, facsim. pl. 91 ; Explic. en italien, t. V, p. 205, où il est dit que ces tribus émigrèrent en l'an II roseau, correspondant en partie à 1194 et à 1195.

parmi les tribus qui sortirent de Chicomoztoc et qui sont, avec eux, les Olmecs-Xicalancs, les Cuextecs, les Totonacs, les Couixcs, les Michuacs, les Chichimecs. Le nom de cette localité signifie *Aux sept cavernes, grottes ou cryptes* (1). Il est appliqué tantôt au premier point de départ des émigrants ou bien à l'une de leurs stations (2), tantôt aux embarcations sur lesquelles ils avaient traversé l'Océan (3), ou aux cavernes, au nombre de sept (4), où les émigrants établissaient temporairement leurs oratoires (5). Les Chicomoztoc dont parle Chimalpahin étaient situées à l'est de l'Océan Atlantique, puisqu'il les identifie avec *Tlapallan*, qui signifie *Dans la mer de l'Est* (6). Il ne peut y avoir de doute sur leur situation orientale par rapport à l'Amérique, car après avoir quitté Tlapallan, traversé

(1) En nahuatl *chicome*, sept, *oztotl*, caverne, apocopé pour recevoir la suffixe *co* ou *c*, à ; en espagnol : *siete cuevas*.

(2) Explicat. du *Codex Tellerianus* et du *Codex Vaticanus*, n° 3738, dans le t. V de Kingsborough, p. 147, 205 ; — Motolinia, *Hist. de los Indios*, prol. p. 7, du t. I de *Colección de documentos para la historia de México*, édit. par J. G. Icazbalceta. Mexico, 1858, gr. in-8 ; — Fr. Lopez de Gomara, *Conquista de Méjico* dans *Historiadores primitivos de Indias*, édit., par E. de Vedia, Madrid, 1877, gr. in-8, p. 432 ; — D. Duran, *Hist. de las Indias*, Mexico, 1867, in-4, t. I, p. 9, 219-220 ; — J. de Acosta, *Hist. natural y moral de las Indias*, L. VII, ch. 2, p. 150 du t. II, Madrid 1792 pet. in-4 ; — G. de Mendieta, *Hist. ecclesiastica indiana*, édit. par J. G. Icazbalceta, Mexico, 1870, in-4, p. 145 ; — J. de Torquemada, *Monarchia indiana*, 2° édit. 1723, in-4 ; L. I, ch. 11 ; L. II, ch. 2 ; L. III, ch. 18, p. 31, 79, 278 du t. I ; L. VI, ch. 19 et 41, p. 38, 77 du t. II.

(3) B. de Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. par D. Jourdanet et R. Siméon, Paris 1880, gr. in-8, prol. du L. I, p. 9.

(4) Comme certaines églises réunies dans quelques villes des pays gaéliques. (*Hist. beati Reguli* dans *An Enquiry into the history of Scotland* de J. Pinkerton, nouv. édition, t. I. Edinburgh, 1814, in-8, p. 461 ; — E. W. Robertson, *Scotland under her early Kings*, Edinburgh, 1862, in-8, t. I, p. 337).

(5) Sahagun, L. X, ch. 27, p. 677.

(6) E. Beauvois, *La Tula primitive, berceau des Papas du Nouveau Monde*, dans *Le Muséon*, n° 2, avril, 1891, Louvain, in-8, p. 216-217.

la vaste mer et remonté une grande rivière [le Saint-Laurent ?], les Nonohualcs Tlacochealcs retournèrent vers l'Est et eurent à passer de nouveau le grand Océan pour gagner une station transatlantique, d'où ils partirent pour le Mexique (1). On sait de plus, par une tradition des peuples mayas, que les Nonovalcs établis sur les rives de l'Océan furent dépouillés de leurs embarcations par les ancêtres des Cakchiquels qui émigraient en se dirigeant de l'Est vers l'Ouest (2), c'est-à-dire de l'Ancien vers le Nouveau Monde.

Le traducteur de Chimalpahin n'a pas essayé d'expliquer les noms de *Tzotzompa Quinehuayan*, apposés à celui de Nonohualco. Le premier, qu'il n'a pas fait figurer dans son *Dictionnaire de la langue Nahuatl*, est peut-être une transcription erronée de *tlatzompa*, à la fin, à l'extrémité (3), ou bien la première syllabe est une réduplication de la seconde, pour renforcer le sens du mot et lui donner la signification tautologique de *fin finale*. On est confirmé dans cette opinion par l'analyse de *Quinehuayan*, où l'on trouve le participe *quinehuac*, non atteint, avec la suffixe locative *yan*, le tout signifiant : *au pays non atteint*, inaccessible pour les descendants dégénérés des Nonohualcs. —

(1) Chimalpahin, 7^e relat. p. 38.

(2) *The Annals of the Cakchiquels*, texte et trad. par D. G. Brinton, Philadelphie, 1885, in-8, p. 82. — Il est dit également dans le *Livre de Chitan Balam de Mani (The Maya Chronicles*, texte et trad. par D. G. Brinton, *ibid.*, 1882, in-8, p. 95), que les ancêtres des Mayas, partis de leur maison de Nonoval, se rendirent dans l'Ouest, en s'éloignant de Zuiva dans le pays de Tula (Tulapan). Un autre peuple de l'Amérique centrale, les Quichés se souvenaient aussi de l'origine estatlantique de leurs ancêtres, venus des Sept Grottes (*Vukub Pek*) de *Tulan Zuiva* ou *Tulan Civan*, comme nous l'avons plus amplement exposé dans *La Tula primitive*, p. 221-226.

(3) Rémi Siméon, *Dict. de la langue nahuatl*. Paris 1885, in-4, p. 669 ; — Mendieta, *Hist. eccl. indiana*, p. 309 ; — Torquemada, *Mon. ind.* L. XVI, ch. 27, p. 201 du t. III. — Cfr. l'expression *Ultima Thule*.

Il est plus difficile d'expliquer le nom de ceux-ci et celui de leur pays *Nonohualco*, qui s'écrit aussi *Onohualco* (1). Le D^r Brinton (2) dérivait ce dernier, de *onohua* (on est couché) et le rapprochait de *onohuayan* (lieu habité) (3). En y ajoutant la préfixe possessive *no* (mon, ma) et en substituant à *co* la suffixe *catl*, au pluriel *ca* (gens), on peut rendre *Nonohualcs* ou *Onohualcs* par *gens de ma résidence* ou *résidents*. Quant à *Tecpantlacs*, c'est la forme francisée, au pluriel, du nahua *Tecpantlaca*, composé de *tecpan* (pavillon de seigneur, palais, temple), qui vient lui-même de *tecuhtli* ou *tecuyo* (4) seigneur, de *pantli* (5), pavillon, mur, et de *tlacatl*, personne, au pluriel *tlaca*. Il peut donc être rendu littéralement par : *Gens de la maison du seigneur*, ou *Gens du temple*. C'est dans cette dernière acception que doit être pris le nom des *Tecpantlacs* (6), puisque le *tecpan* où ils servaient était celui du dieu *Tezcatlipoca* ; et ce temple, ou du moins l'un de ceux qui étaient consacrés à ce dieu, portait le nom caractéristique de *Tlacochealco* (7)

(1) Sahagun (L. X, ch. 29, p. 678 de la trad.) entend par *Nonoalca* les riverains de la mer de l'Est, ou en d'autres termes les habitants du Yucatan, de Campêche et de Tabasco. contrées que Torquemada (L. III, ch. 7, p. 256 du t. I) nomme *Onohualco*.

(2) *Ancient nahuatl poetry*, texte et trad. Philadelphie 1887, in-8, p. 174.

(3) The derivation is probably from *onoc* to lie down, *onohua* to sleep, *onohuayan* a settled spot, an inhabited place ; the *eo* is postposition (Brinton, *loc. cit.*, p. 174 ; Cfr. *nonoyan*, place of residence, — *ibid.* p. 66).

(4) D'où le nahua *tecpilli*, fils (pilli) de seigneur (tecuhtli), ou noble.

(5) Écrit aussi *pamitl* ou *panitl*, dont la double signification de *bannière* et *bâtiment* est on ne peut mieux rendue par le français *pavillon*.

(6) Chimalpahin, 7^e *Rel.* p. 25-26.

(7) Composé nahua de *tlacochtli* apocopé, trait, flèche, et de *calli* apocopé, maison, avec la suffixe locative *co* à. pour désigner le lieu (*Tlacochealco*) ; ou bien *catl*, au pluriel *ca*, pour désigner les personnes attachées à ce lieu (*Tlacochealca*) ; le tout signifiant dans le premier cas : *A la maison des traits* ou *des armes*, et dans le second : *Gens de la maison des armes*, en latin *milités*.

(A la maison des flèches ou arsenal). A la différence de *teopan* (de *teotl* dieu et *pantli*) qui signifie exclusivement *Maison de seigneur* céleste, *tecpan* cumule le même sens (*Maison du dieu* Tezcatlipoca) avec celui de *Maison de seigneur* terrestre (le *Grand, Maître* des Templiers). Il rend donc avec une étonnante précision le nom de l'édifice particulier d'après lequel furent appelés les premiers Templiers. Selon une remarque de Jacques de Vitry (1), le berceau de leur ordre n'était pas le *Templum Domini* (ou basilique de Jérusalem) (2), mais bien le *Templum Militiæ* (ou partie du Palais royal de la ville Sainte). — Si l'on préférerait donner à *tecpan* le sens de *palais*, on lui trouverait de nombreux parallèles dans les documents relatifs aux Templiers où *palatium* désigne tantôt la partie du *Palais Royal* de Jérusalem qu'occupaient les Templiers primitifs (3) et qui fut longtemps le chef-lieu de leur ordre ; tantôt, dans leurs principaux couvents, la grande salle de réception, servant de refectoire et flanquée de dortoirs pour les hôtes (4). De même *Tlacoachcalco*, d'où le nom d'une fraction des Tecpantlacs, correspond assez bien

(1) In templo Domini abbas et canonici regulares. Et sciendum est quod aliud est *Templum Domini*, aliud *Templum Militiæ* : isti *clerici*, illi *milites*. (*Historia Orientalis*, L. III, ch. 12, dans *Thesaurus novus anecdotorum* par E. Martenne et U. Durand, p. 278 du t. III, Paris 1717, in fol.)

(2) Muñoz Camargo (*Historia de Tlaxcala*, édit. par A. Chavero, Mexico 1892 pet. in-4, p. 159) appelle *templarios* les prêtres des temples mexicains.

(3) Quoniam juxta *Templum Domini* in *Palatio Regio* mansionem habent, *Fratres militiæ Templi* dicuntur. (Guillaume de Tyr, L. XII, ch. 7, cité par Maillard de Chambure, *Règle et statuts secrets des Templiers*, Paris, 1840, in-8, p. 502).

(4) In uno quidem *palatio*, sed melius dicitur *refectorio* (*Règle et statuts*, p. 510 du texte latin ; cfr. texte français, p. 219, 339, 342, 351, 352, 418, 430).

à *domus militiæ Templi* (1), et *Tlacochoalca*, ou sous la forme francisée *Tlacochoalcs*, est la traduction du latin *Milites Templi*, *Commilitones Christi*, ou *Fratres Militiæ Templi*, noms des Templiers de Syrie et d'Europe. Le titre de *Milites*, et son synonyme *equites* (chevaliers), n'étaient donnés qu'aux nobles de naissance, ou bien aux ex-sergents (*servientes*) annoblis pour leurs services (2) ; c'était la classe aristocratique de l'ordre, qui comprenait aussi des prêtres réguliers et séculiers, ainsi que des laïques, même mariés (3).

La même division tripartite fut conservée chez les Tecpantlacs ou Templiers du Mexique, qui comprenaient, comme nous l'avons vu : 1° les *Tlacochoalcs* dont les plus simples même (*macehuallin*) étaient considérés comme supérieurs à tous les seigneurs et nobles, respectés à cause de leur dieu Tezcatlipoca et exempts de tout travail et tribut (4) ; 2° les *Teotlixcs* ou messagers de Dieu (5), cor-

(1) H. Prutz, *Entwicklung und Untergang des Tempelherren Ordens*, Berlin, 1888, gr. in-8, p. 261, 264, 265, 282, 286, 289, 290, 291, 297, 298, 299, 303, 304, 310, 311, 312, 314, 315, 326. — Maillard de Chambure, *Règle*, p. 333.

(2) Maillard de Chambure, *ibid.*, p. 247.

(3) Id., *ibid.*, p. 241, 528-9 ; — *Procès des Templiers*, édité par Michelet, Paris 1841, 1851, 2 vol. in-4 ; t. I, p. 591-2.

(4) Chimalpahin, 7° *Rel.*, p. 26.

(5) Ce nom se décompose en *teotl* dieu (ou soleil), *ixtli* face et *cattl*, au pluriel *ca gens* ; le tout peut être rendu par : *gens* qui sont à la face de dieu, ou par : *gens à face divine* ou à l'image de dieu (cfr. l'anglais *divine* ecclésiastique). — Mais comme l'ambassadeur, le messager est l'image de celui qu'il représente, *ixtli* signifie aussi envoyé, missionnaire, et *teotlixcatl* correspond exactement au grec ἄγγελος, messager, prêtre, et ἀποστολος, messenger. Aussi Torquemada (*Mon. ind.* L. X, ch. 16, p. 265 du t. II) traduit-il *teoixcale* par : *ojos del señor de la casa divina* et aussi par : *imagen del dios*. — Ailleurs (L. III, ch. 10, p. 260 du t. I) il écrit : « Pretendian pasar adelante, ácia aquellas partes donde sale el sol, y llegar hasta *Teotlixco*. » On voit par le contexte que ce dernier nom est pris dans le sens de Orient, Levant, lieu du soleil.

respondant aux *chapelains* de l'ordre, (qui étaient attachés aux *Magistri* ou qui *desservaient* les églises), ainsi qu'aux *prêtres* séculiers, admis parmi les frères à titre permanent ou temporaire (1) ; 3° les *Nonohualcs*, résidents ou conventuels, correspondant aux frères et affiliés, ecclésiastiques ou laïcs, que la *Règle des Templiers* et les autres documents appellent *Fratres residentes* ou *conventuales* (2), *Frères de couvent* ou *de métier* (3), *Hospites* ou *Mansionarii Templi* (4), *Frères casaliers* (5).

On voit par cette rapide énumération que les Templiers transmirent aux Tecpantlacs, non seulement leurs noms sous une forme nahua, mais encore leurs institutions. La date de leur arrivée en Amérique n'est pas bien fixée. Chimalpahin affirme d'un côté qu'ils traversèrent le grand Océan de l'Est (Atlantique) en l'année de *I tecpatl* (silex), c'est-à-dire en 1272 de notre ère, mais il avait dit, sous une date antérieure de 22 ans, que cet événement avait eu lieu à une date peu reculée, seulement 335 ans avant l'année 1629, ce qui nous reporterait à 1294 (6). Il serait assez tentant de donner la préférence à cette dernière alternative : elle nous aiderait à déterminer par quelle voie et à quelle occasion ils firent cette traversée. On lit en effet, dans les *Annales islandaises* (7), confirmées par

(1) Maillard de Chambure, p. 238, 415, 508, 511 ; — Prutz, *Entwicklung*, p. 275. cfr. p. 36-39 ; — Michelet, t. I, p. 612, 644.

(2) Michelet. *Procès*, t. I. p. 215.

(3) Maillard de Chambure, p. 350 ; — Prutz (p. 147, 185) cite, d'après le *Procès*, un certain nombre de frères ou de vassaux des Templiers qui exerçaient les métiers les plus divers, et qui nécessairement étaient sédentaires. — H. de Curzon (*La Règle du Temple*, p. XXII) énumère plus de vingt métiers exercés par des frères du Temple.

(4) Prutz, p. 298-9.

(5) Maillard de Chambure, p. 296.

(6) Chimalpahin, p. 37, 39.

(7) *Islandske Annaler indtil 1578*, édit. par le Dr Gustav Storm, Chris-

la *Saga de Laurent, évêque de Hóls* (1), que les fils de Helgé, Adalbrand et Thorvald, découvrirent le *Nýja Land* (la Terre Neuve) à l'est de l'Islande, et que la même année furent découvertes les *Dúneys* (Iles du Duvet) ; qu'en 1288 ou 1289, un certain Rolf ou Landa-Hrolf (Rollon des Pays ou le découvreur), comme il est appelé dans les Annales de Flatey, fut chargé par le roi de Norvège, Eirik Magnússon, d'explorer cette contrée ; qu'il se rendit en Islande en 1290 pour recruter des compagnons de voyage ; mais il mourut en 1295 (2) et l'on ignore les résultats de sa tentative.

On n'est pas mieux renseigné sur la situation précise du Nýja Land et des Dúneys ; mais à en juger par l'empressement que le roi de Norvège mit à s'enquérir de ces nouvelles terres, on doit croire qu'elles lui paraissaient être avantageuses et que ce n'était pas la partie orientale du Groenland, située à la vérité à l'est de l'Islande, mais connue depuis fort longtemps sous le nom peu flatteur d'*Obygds* (Déserts) (3) par opposition à *Groenland* (Pays vert) et décrite comme inhabitable et presque inabordable (4). Au lieu de chercher ce littoral inhospitalier, on le fuyait. Il est donc rationnel de localiser le Nýja Land sur le littoral de l'Amérique anglaise ou peut-être des

tiania, 1888, p. 142, 337, 383-5 ; — *Antiquitates Americanae*, édit. par C. Chr. Rafn pour la Société des Antiquaires du Nord, Copenhague, 1837-1845, in fol p. 263 ; cfr. p. 259-261, 459. — Cfr. P. A. Munch, *Det norske Folks Historie*, 4^e part. t. II, Christiania, 1859, in-8, p. 293-294.

(1) Dans *Biskupa sœgur*, édit. par la Soc. de littérat. islandaise, t. II, Copenhague, 1857, in-8, p. 795.

(2) *Antiq. americanae*, p. 263 ; — *Flateyjarbók*, t. III, p. 562-3, Christiania, 1866, in-8 ; — *Isl. Annaler*, 1888, p. 384-5 ; — *Biskupa sœgur*, t. II, p. 795.

(3) *Groenlands historiske Mindesmaerker*. T. III, p. 216, 222, 845, Copenhague, 1845, in-8.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 140 ; t. II, p. 96-124 ; t. III, p. 224, 253.

États-Unis (1). Peu importe pour notre sujet : il nous suffit d'avoir rappelé que les Scandinaves connaissaient, vers la fin du XIII^e siècle, une Terre-Neuve transatlantique, pour que des Templiers aient pu s'y rendre en 1272 ou 1294, comme encore plus tard, en 1347, un navire du Groenland alla dans le Markland (2), que l'on peut soit identifier avec le Nýja Land, soit placer dans les mêmes parages.

Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, l'Europe communiquait plus librement avec le Nouveau Monde qu'elle ne le fit ensuite pendant près de 150 ans, jusqu'aux découvertes des Espagnols : la voie des échelles nordatlantiques n'était

(1) Un grand érudit norvégien, le professeur Gustav Storm, qui ne s'exposera certes pas au reproche d'avoir, par chauvinisme scientifique, exalté les mérites des découvreurs scandinaves, veut absolument (dans *Historisk Tidsskrift*, 2^e série, t. VI, fasc. I, Christiania, 1887, in-8, p. 263-4) prendre à la lettre l'expression : *vestr undan Islandi* (à l'ouest de l'Islande) ; comme si les écrivains du moyen-âge se fussent piqués d'être parfaitement précis dans leurs indications géographiques. Ils s'exprimaient par à peu près. Plus il y a de vague dans leurs assertions, plus il est facile de les concilier. En voici un exemple topique : Tandis que, dans les Annales copiées ou compilées, par H. Højer, mort en 1615, il est dit que « les fils de Helge cinglèrent vers les *Obyggds* du Groenland. » (G. Storm, *Isl. Ann.* p. 70), sans ajouter toutefois que ce fût là le Nýja Land découvert par eux, selon d'autres documents, — un manuscrit du XVI^e siècle porte : « d'après des gens bien informés, c'est en cinglant vers le sud-ouest, à partir du mont de Krysvik, que l'on se rend au Nyja Land. » (Cité par G. Storm. p. 264 de la notice sus-mentionnée). Or Krysvik est à la pointe sud-ouest de l'Islande et, en se dirigeant de là vers le sud ouest, on arrive d'abord à la partie méridionale des *Obyggds* du Groenland, ensuite à Terre-Neuve, enfin au Markland ou Nouvelle Ecosse. La question serait donc tranchée si l'on pouvait prouver que le passage précité provient d'un manuscrit du XIII^e siècle ou tout au moins du moyen-âge. Mais on ne sait malheureusement pas s'il est fondé sur le témoignage d'un navigateur ou si c'est une simple conjecture des commentateurs.

(2) Voy. les textes et le commentaire dans notre mém. sur *les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland*, p. 16-23 (Extr. du *Compte rendu des travaux du congrès international des Américanistes*, 2^e session, Luxembourg 1877, t. I, Nancy, in-8).

pas encore oubliée (1), comme elle le fut plus tard pendant quatre ou cinq générations. C'est d'elle probablement que se servirent les Tecpantlacs, pour aller d'une rive à l'autre du grand Océan ; que ce fût sur leurs navires, car leur Ordre en possédait (2), ou plutôt sur des navires scandinaves, le document nahua ne l'explique pas ; il porte seulement que, après avoir quitté leur résidence (nonohualco) de l'Est (Tlapallan) (3), ils traversèrent sur des coquillages (4) la grande mer céleste (5), puis ils entrèrent dans un grand fleuve [le Saint-Laurent] (6) qu'ils

(1) Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, Ph. de Mézières apprit en Norvège l'existence de contrées situées au-delà de l'Islande et où certains jours étaient si courts que le soleil ne se montrait pas au-dessus de l'horizon. Elles étaient si éloignées que les collecteurs de tributs mettaient trois ans pour y aller et en revenir ; les deux tiers des vaisseaux étaient submergés pendant le trajet (N. Jorga, *Philippe de Mézières, 1327-1405*. Paris, 1896, in 8, p. 250). Les navigateurs septentrionaux ne connaissaient pas encore la boussole fréquemment employée dans le midi (Id. *ibid.*, p. 249). — Ces notions s'appliquent bien au Groenland, mais non aux établissements des Tecpantlacs.

(2) *Règle des Templiers*, par Maillard de Chambure, § 61. p. 267.

(3) Chamalpahin, *Ann.* p. 37, 38.

(4) L'emploi de ce terme pour désigner un navire ne doit pas nous paraître trop étrange, à nous qui usons, dans le même sens, du mot *coque* d'un navire, dérivé du latin *concha*.

(5) Chimalpahin (p. 38) emploie la locution « *huey teohuatl ylhui-caatoyatl* » (grande mer divine, cours d'eau céleste), termes correspondant à *teoatl ilhuicaatl*, amplement expliqués par Sahagun (*Hist. gén.* L. XI, ch. 12, p. 403 du t. VII de Kingsborough ; 720 de la trad. franç.) — « La mar del cielo arriba » est précisément celle que Quetzalcoatl, parti de l'Amérique centrale, eut à traverser pour se rendre en Tlapallan (Tezozomoc, *Crónica mexicana*, ch. 105, p. 681 de l'Edit. d'Orozco y Berra, Mexico, 1887. in-4).

(6) C'est une simple supposition. Sur quoi est-elle fondée ? Sur ce que la traversée directe de l'Atlantique étant fort hasardeuse avec de petites embarcations du moyen-âge et avant la vulgarisation de la boussole, les navigateurs s'éloignaient le moins possible des côtes. On voit notamment par d'anciens routiers nordatlantiques, qu'en partant de la Norvège on passait en vue et au nord des Shetlands, au sud des Faerces, puis de l'Islande, d'où l'on se dirigeait vers l'ouest, puis au sud-ouest pour doubler les promontoires méridionaux du Groenland, ou bien directement au sud.

remontèrent ; après quoi ils retournèrent vers l'Est (1) pour adorer Tonatiuh [le Soleil] (2). C'est de cette circonstance que leur venait leur nom de Teotlixcs. Ayant de nouveau traversé le grand Océan [Atlantique], ils allèrent visiter *Acihuatl* (la Dame des eaux) (3), à *Michintla-*

ouest pour gagner ces promontoires et finalement le Nýja Land (*Groenlands hist. Mindesm.* t. III, p. 210-215, 490 492). — Cfr. *supra*, la note 1 de la p. 193). En suivant cet itinéraire, le premier et le plus grand des fleuves que l'on rencontrait était le Saint-Laurent, dans le bassin duquel il y avait encore vers la fin du XIV^e siècle des Escotilandais ou Ecossois, civilisés à l'européenne et possédant des livres latins. (*Relat. des Zeno*, extraits traduits et commentés dans *les Colonies europ. du Markland* etc. p. 26, 37-40).

(1) De même, trois des anciens rois des Quichés et des Cakchiquels, qui étaient également venus de fort loin au delà de la mer de l'Est ou Atlantique, retournèrent dans l'Est pour se faire investir par Nacxit. (*La Tula primitive*, p. 221-226).

(2) C'était une des qualifications aussi bien du Christ que de diverses divinités païennes (voir nos mém. sur *les Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 175-6, dans *Revue des questions scientifiques*, juillet-octobre, 1896, 2^e sér. t. X. Louvain, in-8 ; *Échos des croyances chrétiennes chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 387, dans *Le Muséon*, 4 décembre 1899, t. XVIII. Louvain, in-8). — En outre, on verra plus loin (p. 209-210) que le soleil ou ostensor était un des insignes de Tezcatlipoca, le dieu particulier des Tecpantlacs, qui a beaucoup des attributs du vrai Dieu.

(3) M. R. Siméon (p. 38 des *Ann. de Chilmalpahin*) fait un seul mot d'*Acihuatlmichintlaco*, ce qui n'est guère conforme au génie de la langue, puisque dans ce composé même *atl* perd sa désinence et devient le *a* initial. On doit donc le couper et regarder *Acihuatl* comme un mot à part signifiant femme, dame (*cihuatl*) d'eau (*atl*). S'agirait-il là de la *hafgufa* des Islandais, de la *havfrue* des Danois, de la *mere-men* des Anglo-Saxons, de la *mermaid* des Anglais, de la *maigdean mara* ou *muirgeilt* des Gaëls, de la *morforwyn* des Gallois, de la *mor-chrék* des Armoricains ? sorte de sirène ou plutôt de phoque. — Nous sommes plutôt porté à rapprocher ce nom de la qualification de *Stella maris* donnée à la Ste Vierge dans les Litanies et dans un document émané d'un templier (Maria, Stella maris, perducet nos ad portum salutis, dans *Procès des Templiers*, t. I, p. 120) On conçoit que des marins catholiques aient eu dévotion particulière à Celle qui pouvait les conduire au port ; aussi ont-ils donné le nom de Notre-Dame à beaucoup d'églises ou simplement de localités situées près de la mer, comme c'est le cas notamment pour des montagnes de la Gaspésie au sud du fleuve Saint Laurent Les Templiers qui avaient à traverser sans cesse la Méditerranée s'étaient mis

co (1) [golfe du Saint-Laurent]. Ils parcoururent la mer dans deux autres parages, abordèrent dans une île, puis voyagèrent par terre, en passant par des localités qu'il serait superflu d'énumérer, puisqu'il est impossible de les identifier avec des noms de la topographie actuelle ; au bout de trois ans de pérégrination par terre, ils se rendirent (2), comme avaient fait plusieurs autres bandes d'émigrants, à la célèbre Tullan, probablement parce qu'elle portait un nom analogue (3) sinon identique à celui de leur mère-patrie (Thulé), nom qui a été successivement appliqué à certaines des Îles Britanniques, à la Norvège et à l'Islande (4), et finalement à certaines loca-

sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, appelée *chiés dela religion* ou chef de l'Ordre (*Ibid.* t. I. p. 141) lequel, est-il dit (*ibid.* t. I, p. 121, cfr. p. 167, 385), *in honore beatae gloriosae virginis Mariae fuit facta et fundata*. — C'est devant ses autels que devaient se recueillir les postulants avant d'être admis à prononcer leurs vœux (*Ibid.*, t. I, p. 444, 475, 551) et après avoir été reçus (*Ibid.*, t. I, p. 381, 508, 536). — Les Templiers s'intitulaient *servos esclavos Dei et beatae Mariae* (*Ibid.*, t. I, p. 535, 558). Le plus grand autel de toutes leurs églises était dédié à Notre-Dame (*Ibid.*, t. I, p. 141). Leur dévotion à la Ste Vierge était si connue que la formule : « *Dedit Deo et Beatae Mariae et domui Militiae Templi* », est couramment employée dans les donations en faveur des Templiers, tandis qu'elle est fort rare dans les actes relatifs aux chevaliers de St Jean de Jérusalem (voy. notamment *Cartulaire des Hospitaliers et des Templiers en Dauphiné*, édité par l'abbé C.-U.-J. Chevalier, Vienne 1875, in-8, *passim*). Il se pourrait donc que les Tecpantlacs, après la traversée de l'Océan, fussent allés en pèlerinage à un sanctuaire de Notre-Dame de l'eau, élevé sur les rives du St Laurent par leurs prédécesseurs les Papas Gaëls.

(1) Composé du nahua *michin* poisson, et des suffixes *tla* abondance et *co* au lieu ; le tout signifiant : parages où abondent les poissons. Aucune dénomination ne pouvait mieux convenir aux célèbres pêcheries des parages de Terre-Neuve.

(2) Chimalpahin, 7^e *relat.*, p. 38-39.

(3) Porque venian de Tulla, poblaron luego à Tullan (Gonnara, *Conquista de Méjico*, p. 431 du t. I des *Historiadores primitivos de Indias*, édité par E. de Vedia, Madrid 1863, gr. in-8).

(4) Voy. nos mém. sur *les Migrations d'Europe en Amérique pendant le moyen-âge : les Gaëls*, dans *Mém. de la Soc. bourguignonne de géogr. et d'hist.* T. VII. p. 150-152, et *la Tula primitive*, p. 211-217.

lités du Nouveau Monde. C'est probablement l'une de ces dernières que Giraldus Cambrensis cite, vers l'an 1200, comme la plus éloignée des îles. Cette *Tyle*, comme il l'appelle, était inconnue de son temps ; on savait pourtant qu'elle différait tout à la fois de l'Islande et de *Tylis* dans l'Inde, où il y a des palmiers, de l'huile, des vignes (1).

Les Tecpantlacs avaient été précédés ou suivis de près au Mexique par divers peuples congénères : les Xochimilcs, les Mizquics et les Chalcs. Leurs relations avec les uns et les autres sont de nature à jeter de la lumière sur notre sujet et ce n'est pas nous en écarter que d'entrer dans quelques détails à cet égard. Selon le P. D. Duran (2), la tribu des *Xochimilcs* et celle des *Chalcs* furent les deux premières qui partirent de Teoculuacan ou Aztlan-Chicomoztoc, la première station américaine des civilisateurs du Mexique. L'*Histoire iconophonique* porte (3) que la seconde, la troisième et la quatrième tribu d'émigrants furent les *Suchimilcs* [Xochimilcs] avec leur dieu *Queluzcli* [Quilaztli] (4) qui était le cerf à deux têtes de Mixcoatli ; les *Atitlabacs* [Cuitlahuacs] (5), avec leur dieu *Amimitl*, qui

(1) *Topographia hibernica*, L. II, ch. 17, dans *Opera*, édités par James F. Dimock. T. V, Londres, 1867, in-8.

(2) *Hist. de las Indias*, t. I, p. 10-11. Il dit ailleurs (I, 115) que la tribu des Xochimilcs fut la troisième à émigrer de Chicomoztoc. — Cfr. son abrégiateur. J. de Tobar, p. 18-19 de l'édit. de la *Crónica Mexicana* de Tezozomoc, Mexico, 1878, in-4

(3) p. 239.

(4) Voy. plus loin, p. 198, note 1.

(5) Le consciencieux érudit J.-G. Icazbalceta n'a pas vu qu'il fallait restituer (au moins en note) ce nom défiguré, comme tant d'autres, dans le mauvais manuscrit de l'*Hist. iconoph.* S'il s'était reporté à la *Monarchia indiana* (L. VI, ch. 29, p. 59, du t. II) de Torquemada, il y aurait lu que « les habitants de Cuitlahuac avaient pour dieu *Amimitl*, nom qui signifie : chose pour la pêche, ou chasse dans l'eau. » — Sahagun (*Hist. gén.* L. X, ch. 29, § 12, p. 677) dit que les *Michuacs* (possesseurs de poisson) avaient pour chef *Amimitl*, sans doute ainsi appelé d'après le dieu de la pêche.

était une baguette de Mixcoatl (1), qu'ils adoraient et en mémoire duquel ils la conservaient ; les Mizquics, qui adoraient *Quizalcoatl* [Quetzalcoatl] ; et les *Chalcs* avec leur dieu *Tezcatlipoca Napatecli* (2). D'après l'une des deux traditions ethnologiques rapportées par Torquemada (3), les Chalcs étaient la première des neuf tribus d'émigrants, les Xochimilcs la cinquième, et les Mizquics la neuvième.

Les Xochimilcs avaient de grandes affinités de langue et de costume avec les Toltecs (4) ; habiles comme eux dans les arts et surtout en architecture, en charpenterie et en mécanique (5), ils étaient si versés dans les sciences

(1) Ce n'est pas l'unique rapport que Mixcoatl ait eu avec les Cuitlahuacs : il leur avait fait prendre le cerf à deux têtes, en leur disant de l'adorer. (*Hist. iconoph.* p. 237). — *Atl* signifie eau et *mill* (dont la syllabe a été redoublée) flèche. On peut donc rendre ce composé par baguette pour l'eau (ligne) ou javelot pour l'eau (harpon) *Iztac Mixcoatl* (le Mix ou Scot chef des Blancs. *Voy. Migrat. d'Europe en Amérique*, p. 138-9) était bien une sorte de civilisateur primitif qui avait fait connaître aux sauvages du Nouveau Monde le cerf à deux têtes ou monture avec son cavalier, un ustensile de pêche, la manière de tirer l'étincelle du silex. (*Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, dans le t. III de la *Nueva coleccion de documentos para la historia de México*, édit. par J. G. Icazbalceta, Mexico, 1891, in-12 ou pet. in-4, p. 234, 237, 239). — Pour plus de brièveté, nous la citerons sous le titre d'*Histoire iconophonique*, c.-à-d. basée sur des images représentant des syllabes.

(2) On verra plus loin que Tezcatlipoca a beaucoup des attributs du Dieu des chrétiens ; pour le distinguer de son homonyme païen, on lui appliquait l'épithète de *Napatecuhtli* ou quatre fois Seigneur, parce qu'il pardonnait, qu'il répandait les bienfaits, qu'il était miséricordieux et qu'il exauçait les prières (Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 30, p. 59-60 du t. II. — Cfr. Sahagun, *Hist. gén.* L. I, ch. 20, p. 41-43) — C'est probablement le même qui était adoré à Tzacualtitan sous le nom de *Nauhyoteuhctli* ou Quatre fois seigneur (Chimalpahin 7^e *Rel.* p. 123). — A rapprocher de *Nauholin* ou *Naolin* (nauï ollin = quatre mouvements ou changements, c'est-à-dire quatre saisons formant l'année complète de 365 jours, par opposition à la période rituelle de 260 jours), noms du soleil, fêté comme créateur (Duran, t. II, p. 155-159 ; — Sahagun, *Hist. gén.* L. II, ch. 19 et append. ; L. III, ch. 2, p. 78, 194, 241).

(3) Torquemada, *Mon. ind.* L. II, ch. 1. p. 78 du t. I.

(4) Ixtlilxochitl, *Relacion del origen de los Xuchimilcas* dans le t. IX des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, p. 458.

(5) Id. *ibid.*

occultes que leur nom, devenu synonyme de thaumaturge, fut en ce sens appliqué aux Espagnols (1). On peut donc croire qu'ils étaient de la race des Toltecs, puisque leurs frères les Mizquics, adorateurs de Quetzalcoatl (2), se vantaient également de l'être (3). Comme tels, les Xochimilcs étaient dépositaires de peintures relatives au retour et à la future domination des Blancs ; aussi furent-ils du nombre des peuples que Montezuma II fit interroger à ce sujet, et c'est un de leurs vieillards, Quilaztli (4) qui lui donna la réponse la plus pertinente, en lui montrant des images venant de ses ancêtres où étaient représentés des hommes blancs et barbus, montés sur des embarcations et des chevaux (5), le tout conforme aux traditions sur Quetzalcoatl et analogue aux croquis des navires espagnols de J. de Grijalva (6). — D'autre part, les habitants d'Ocuituco, qui étaient non seulement voisins, mais encore parents des Xochimilcs (7), conservèrent jusque vers le milieu du XVI^e siècle un grand livre avec des caractères différant tout à la fois de ceux des Espagnols et des Mexicains, et qu'ils disaient leur avoir été laissé par le Papa (8), soit celui du IX^e siècle, soit celui du XIV^e (9).

Les Annales des Xochimilcs ne nous étant parvenues que dans un bref résumé donné par Ixtilxochitl, on ne

(1) G. de Mendicita, *Hist. ecl. ind.* L. III, ch. 18, p. 224 ; — Torquemada, *Mon. Ind.*, L. XV, ch. 16, p. 39 du t. III.

(2) *Hist. iconoph.*, p. 239.

(3) Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 85 ; II, p. 12 ; — Tezozomoc, *Cron. mex.*, ch. 12, p. 258 de l'édit. de 1878.

(4) Sur ce nom, voy. plus haut p. 197 et 198, note 1.

(5) D. Duran, t. II, p. 12-13 ; — Tezozomoc, ch. 109, p. 695-6.

(6) D. Duran, t. II, p. 5-11.

(7) Id., *ibid.* t. II, p. 10.

(8) Id. t. II, p. 76.

(9) *Les Papes du Nouveau Monde*, passim ; — *Les Voyages transatlantiques des Zeno*, dans le *Muséon*, t. IX, Louvain 1890, in-8, p. 467-9.

peut y suppléer que par des notices recueillies par-ci par-là. On sait que, lors de la soumission des Xochimilcs aux Espagnols, en 1520, ils étaient établis dans cette ville depuis 218 ans (1), c'est-à-dire depuis l'année 1302, et comme leur migration avait duré 180 ans, elle devait avoir commencé en 1122. Par une coïncidence qui n'est sans doute pas fortuite, leur exode eut lieu dans l'année qui suivit celle du départ pour le Vinland (Etats-Unis) de l'évêque du Groenland, Eirik Upsé (2). Peut-être ce prélat ne trouva-t-il plus de chrétiens dans le Vinland, depuis longtemps évacué par les Scandinaves et, sur les indications des Gaëls restés dans la Grande Irlande, poussa-t-il jusqu'au Mexique avec une des tribus autrefois évangélisées par les Papas ; mais, que ce soit par ceux-ci ou par les Tecpantlacs que les Xochimilcs aient été renseignés sur les Blancs, toujours est-il que, au temps de Cortés, ils avaient encore des notions positives sur des émigrants venus autrefois des pays transatlantiques (3).

Tel était aussi le cas pour les Chalcs, mêlés comme eux avec les Tecpantlacs, non pas seulement à partir de 1303, mais cinq ans auparavant, en 1299 (4) ; aussi furent-ils également consultés par ordre de Montezuma II, lors de l'enquête sur les Blancs (5). A la vérité, ils ne possédaient plus de peintures relatives à ces Hommes de l'Est (6), mais seulement un de ces bestiaires si répandus en Europe au moyen-âge, et où il y avait des images de

(1) Ixtlilxochitl, dans le t. IX des *Ant. of Mex.* de Kingsborough, p. 458.

(2) *Islandske Annaler*, édit. Storm, ann. 1121, p. 19, 59, 112, 252, 320, 473.

(3) *Les deux Quetzalcoatl espagnols*, p. 487-492.

(4) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 25, 44, 46-47.

(5) D. Duran, t. I, p. 11-12. — Tezozomoc, ch. 108, p. 692.

(6) Il y a dans cette assertion un indice de la véracité des écrivains qui

cyclopes et d'unipèdes conformément aux superstitions que les chrétiens avaient reçues des Anciens (1) et qu'ils transmirent aux habitants du Nouveau Monde (2). En revanche, comme on le verra à la fin de cette étude (3), les traditions sur les anciens et futurs dominateurs blancs étaient si vivaces chez eux qu'elles les portèrent à se soumettre de bon gré aux Espagnols. Leurs congénères les Cuitlahuacs (4) et les Mizquics se rappelaient parfaitement, en leur qualité de parents des anciens Toltecs, que leurs ancêtres avaient prédit le retour des fils de Quetzalcoatl dans le pays autrefois possédé par lui ; mais que ceux-ci auraient un costume différent de celui des Mexicains qui ne comprendraient pas leur langue. Leurs vieilles images n'étaient pas non plus semblables à celles que les peintres de Montezuma avaient tracées des compagnons de J. de Grijalva (5).

On voit par ce qui précède, que les Templiers n'étaient pas trop dépaysés parmi les Xochimilcs, les Mizquics, les Cuitlachuacs et les Chalcs, et ce n'est peut-être pas sans arrière pensée qu'ils allèrent précisément s'établir au mi-

ont rapporté le fait ou de la bonne foi des traditionnaires qui ont constaté l'ignorance des Chalcs. Si les uns ou les autres avaient voulu donner plus d'autorité à la tradition sur les Blancs précolombiens, il ne leur en eût guère coûté d'affirmer qu'elle était répandue chez les Chalcs comme chez les Xochimilcs.

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, L. XVI, ch. 8 ; cfr. note de M. Orozco y Berra, dans son édit. de Tezozomoc, p. 692-4.

(2) D. Duran, t. II, p. 11-12 ; — Tezozomoc, ch. 108, p. 692.

(3) p. 226-227.

(4) Un descendant d'Iztac Mixcoatl, Tzompanteuctli, seigneur de Ticic-Cuitlahuac, qui connaissait 616 prophéties, fut mis à mort en 1517 par ordre de Montezuma II, parce qu'il avait traité Huitzilopochtli de faux Dieu, et annoncé le règne prochain du vrai Dieu, le créateur de toute chose (D. Duran, t. I, p. 398, 514, 518 ; — *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 81-82).

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 12 ; — Tezozomoc, *Crón. mex.*, ch. 107, p. 693-4.

lieu de populations qui avaient conservé tant de souvenirs des Blancs. Si à ce titre la prophétie de Quetzalcoatl leur fut appliquée, la croyance en la future domination des hommes de l'Est (1) ne fut sans doute pas étrangère à l'ascendant qu'ils prirent si rapidement dans leur nouvelle patrie.

Après s'être fusionnés en 1304 avec une de leurs fractions plus récemment immigrée (les *Poyauhtecs* ou *Gens de Panohuayan*) (2), les Nonohualcs, les Teotlixcs et les Tlacochoalcs se fixèrent définitivement sur les rives et dans le bassin du lac de Chalco, d'où ils prirent le nom de *Chalcs* (3), sous lequel ils furent confondus avec des peuplades qui les avaient précédés dans cette contrée : les *Acxotecs*, les *Mihuas*, les *Tlaltecahuas*, les *Contecs*, enfin les *Tlayllotlas* et (4) les *Chimalpanecs* (5). Ces deux dernières tribus, issues des Toltecs, venaient de la Mixtèque et d'au delà, c'est-à-dire des contrées colonisées par les Papas vers le littoral de l'Océan Pacifique. Leurs membres s'entendaient particulièrement à peindre et à historier (6) ; de plus ils étaient savants et habiles en astrologie (7).

Grâce à leur supériorité intellectuelle, les nouveaux

(1) Ils étaient *hijos del sol*, tout à la fois comme hommes de l'Est, et comme adorateurs du soleil.

(2) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 48.

(3) Id. *ibid.*, p. 25.

(4) Id. *ibid.*, p. 27-28.

(5) Ixtlilxochitl, p. 350 du t. IX de Kingsborough ; p. 289 du t. I, de l'édition d'A. Chavero.

(6) Ce n'est pas seulement chez les anciens Mexicains que l'histoire était peinte : en Europe, leurs contemporains, les nobles illettrés aimaient à la faire représenter dans des tapisseries, des enluminures, des peintures murales ou autres.

(7) Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca*, ch. 12, p. 216 du t. IX de Kingsborough ; p. 69-70 du t. II, de l'édition de A. Chavero.

venus, quoique faibles (1), prirent bientôt le dessus et exercèrent une sorte de suzeraineté sur les peuples voisins. Dès 1299 ils conquièrent Tenantzinco et Aotlan (2) ; en 1303, ils donnèrent l'investiture au roi de Xochimilco-Chimalhuacan (3) ; en 1305, au seigneur de Tepetlixpan-Xochimilco (4) ; en 1336, à celui d'Amaquemecan (5) ; en 1342, au roi de Tenanco (6) ; en 1386, ils soumièrent les Matlatzincs (7). L'empire théocratique et militaire (8) des Chalcs, avant son affaiblissement en 1407 (9), étendait sa protection sur vingt-cinq seigneuries, notamment celles de Totomihuacan (occupée par des Cholultecs), de Huexotzinco (possédée par les Tlilhuihquitepecs), d'Itztzocan, de Tezcuco (colonisée par les Acoluas), de Xochimilco, de Totollapan, de Quauhnahuac, de Culhuacan, de Tullocan,

(1) Chimalpahin, *Ann.* 7^e relat. p. 28.

(2) Id. *ibid.* p. 44 = Sans doute Ayotlan au nord du lac de Chalco.

(3) Id. *ibid.*, p. 47.

(4) Id. *ibid.*, p. 48-54.

(5) Id. *ibid.*, p. 59.

(6) Id. *ibid.*, p. 62.

(7) Id. *ibid.*, p. 74.

(8) Dans certains de leurs Etats, le principal chef s'appelait *teohuateuctli* (seigneur qui possède Dieu) ; ailleurs, *atlauh-tecatl teuctli* (seigneur qui garde l'engin à darder) ; d'autres dignitaires portaient les titres de *teomama* (porte-dieu), *tlatquic* (gouverneur), *tlacochquencatl* (homme des flèches et des harnais). Voy. Chimalpahin, *Relations*, passim. — En outre, chez les Tlalmanalcs Chalcs, comme on appelait au XVI^e siècle les descendants des Nonohualcs, Teotlixcs et Tlacochealcs (Chimalpahin, 7^e *Rel.* p. 25), les trois premiers ministres se nommaient, l'un *Tetzauhquacuili*, le Révérend moine (Torquemada, L. VIII, ch. 5, p. 134 du t. II) ou tonsuré à l'imitation de Tezcatlipoca (Id. L. IX, ch. 30, p. 220 du t. II ; — Sahagun, *Hist. gén.*, L. II, ch. 25 ; L. VI, ch. 39, p. 109, 459. Voy. *infra*, p. 208, n. 5) ; le second *Xochpoyo* (prédicateur, voy. plus loin, p. 204 n. 3) ; le troisième *cacçole* (mal-chaussé) ; cfr. chez nous moine *déchaux*). Sur ces dignitaires voy. Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 47, 155, 167, 181, 198, 202). *Cacçole* est formé de *cacçolli*, comme *cale* de *calli*, *mile* de *milli*. Dans ces mots le *e* final signifie possesseur de l'objet indiqué respectivement par le radical : *vieille chaussure, maison, champ*.

(9) Chimalpahin, *Ann.*, p. 79-84.

d'Azcaputzalco, de Tenanyocan, de Cuauhtitlan, de Teocalhuiacan, de Matlatzinco, de Mazahuacan, de Xiquipilco, enfin sur les Tlaxcaltecs et les Quauhquecholtecs (1). Ces localités et ces populations occupaient une bonne partie des États actuels de Mexico, Morelos, Puebla et Tlaxcala ; quoique leur étendue fût bien loin d'être comparable à celle de la confédération mexicaine, dans laquelle elles furent englobées plus tard, elles formaient pour le temps un ensemble assez imposant, de 100 à 150 kilom. de large. Si leur soumission (à l'influence religieuse, nous semble-t-il, plutôt qu'à un pouvoir militaire) n'avait pas été partout volontaire, elle le devint à la fin, puisqu'elles prirent la défense de leurs princes dépossédés par les Mexicains (2).

Les Chichimecs eux-mêmes, qui avaient fondé un vaste empire sur les ruines de celui des Toltecs, et qui néanmoins étaient encore à l'état sauvage, se civilisèrent un peu au contact des Tecpantlacs. Ceux-ci étaient à peine établis sur le plateau de l'Anahuac que le *Tecpoyo achcauhtli* (3) ou *Prédicateur en chef* du mont Xico (4), se mit en relations avec le prince Tlotzin, petit-fils du fondateur de l'empire. Il lui fit apprécier la bouillie de maïs (5), la cuisson des

(1) Chimalpahin, *Ann.*, p. 85-86, 98.

(2) Id. *ibid.*, p. 86-87.

(3) *Tecpuyull*, pregonero (héraut) selon Motolinia (*Dict.*) et Torquemada (*Mon. ind.* L. XI, ch. 25, p. 353 du t. II). A rapprocher de *tequipuyul*, gardien du temple de Tula (*Hist. iconophon*, p. 242 de l'in-8) et de *Xochpoyo* ou *Xochpoyon*, titre de dignitaires à Tlacochealco-Chalco Tlalmanalco (Chimalpahin, 7^e *Rel.* p. 47, 155, 167, 198, 202).

(4) C'est dans une grotte de cette colline que Huemac, le dernier roi de la Tula indépendante s'était réfugié et avait disparu.

(5) *Atolli*, amplement décrit par Sahagun (*Hist. gén.* L. X, ch. 26, p. 632 de la trad. — Cfr. Torquemada, *Mon. ind.* L. IX, ch. 9, p. 182 du t. II). — S'il était prouvé que le maïs fût originaire de l'Asie, d'où il aurait été importé en Italie, en 1202, on serait bien tenté d'attribuer sa transplantation en Amérique à des Templiers, qui avaient appris à le

aliments, les tissus, de sorte que plus tard celui-ci devenu roi (1), ordonna à ses sujets de cultiver le maïs et le coton (2) ; mais une partie d'entre eux aimèrent mieux s'enfuir dans les montagnes et Tlotzin lui-même, qui portait un nom de chef de Peaux-Rouges (*le Noble Faucon*), n'était, au dire du Tecpoyo, qu'imparfaitement converti (3). Toutefois, la semence répandue sur ce sol ingrat finit par prospérer et l'on peut en grande partie attribuer aux Chals la renaissance de la civilisation précortésienne qui excitait l'admiration des Espagnols. Il est probable que sans eux le plateau de l'Anahuac serait resté barbare, comparativement au Yucatan où l'avaient transportée les Toltecs fugitifs emmenés par Quetzalcoatl (4).

Les unions (5) entre Chichimecs et *Culuas* (Possesseurs de crosses ou de croix) (6) contribuèrent peut-être plus à civiliser les Chichimecs que ne firent les enseignements

connaître en Orient. Malheureusement pour cette hypothèse, Gomara (*Conq. de Méj.* p. 431 de l'éd. Vedia), l'un des *Mémoriaux pour Juan Cano* (dans le t. III, in-8, 1891, de la *Nueva Coleccion* d'Icazbalceta, p. 269), et Sahagun (op. cit. L. X, ch. 29, § 1, p. 659 ; cfr. L. III, ch. 3, p. 208), disent que cette plante avait été introduite au Mexique, bien des siècles auparavant, par les Acoluas ou les Culuas ou les Toltecs de la suite de Quetzalcoatl. Voy. en outre Orozco y Berra, *Historia antigua y de la conquista de México*, t. I, 1880, in-8. p. 312-315.

(1) Selon Orozco y Berra (*Hist. Ant.*, t. III, p. 112-116), son règne dura de 1263 à 1298.

(2) Ixtlilxochitl, *Hist. chichimeca*, ch. 9, p. 213 de l'in-fol. ; p. 57-58 du t. I, in-8. — Le texte nahua de cette curieuse anecdote, accompagnant une scène illustrée de la *Mappe Tlotzin* (dans la *Revue Orientale et Américaine*, Paris, in-8, t. V, 1861, et dans *Anales del Museo Nacional de México*, t. III, 1886), a été traduit en français par Aubin (dans *Revue*, V, 374-377) et en espagnol (dans *Anales*, III, 310-312).

(3) Voy. les deux derniers documents cités dans la note précédente.

(4) Sahagun, *Hist. gén.*, L. III, ch. 13, p. 218-9 de la trad. ; — Torquemada. L. III, ch. 7, p. 256 du t. I ; L. VI, ch. 24, p. 52 du t. II.

(5) *Mémorial pour J. Cano*, dans *Nueva Coleccion*, t. III, p. 269 ; — Gomara, *Conq. de Méjico*, p. 431.

(6) Voy pour la justification de cette traduction *Les Papas du Nouveau Monde*, p. 227-229.

du Tecpoyo. Un descendant de Tlochtli à la quatrième génération, le célèbre Nezahualcoyotzin et son fils Nezahualpiltzintli (tous deux rois de la ville de Tezcucó, antérieurement placée sous la protection des Chalcs) (1) avaient hérité de tant de réminiscences des Blancs et de leurs tentatives d'évangélisation que l'on pourrait presque les regarder comme des crypto-chrétiens. Le premier, tout en pratiquant en public le mode d'idolâtrie propagé par les Tenuchcs de Mexico, ses alliés, professait en particulier d'autres doctrines : « Quoique quelques chefs et seigneurs, dit J.-B. de Pomar (l'historien de Tezcucó, petit-fils de Nezahualpiltzintli), adorassent les idoles et leur offrissent des sacrifices, ils doutaient cependant de leur divinité ; ils pensaient que c'était erreur de croire que des statues de bois et de pierres, faites de main d'homme, fussent des dieux (2). Nezahualcoyotzin surtout était fort perplexe en cherchant la lumière relativement au vrai Dieu et créateur de toutes choses, et comme notre Seigneur, dans ses secrets jugements, ne jugea pas à propos de l'éclairer, ce prince retourna à ce que ses ancêtres adoraient, comme en témoignent beaucoup de chants antiques dont on sait des fragments (3), car on y trouve beaucoup de noms et d'épithètes à la louange de Dieu : il y est dit qu'il y avait un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il maintenait tout ce qu'il avait fait et créé ; qu'il demeurait là où

(1) Chimalpahin, 7^e Rel., p. 86.

(2) De même, G. de Mendieta dit à ce propos : « Asi se cuentan... de un Nezahualpiltzintli y de otro Nezahualcoyotzin, reyes de Tezcucó, el uno de los cuales no solo con el corazon dubdo ser dioses los que adoraban, mas aun lo decia á otros que no le cuadraban ni tenia para si que aquellos eran dioses. » (*Hist. eccl. ind.* p. 181).

(3) Ce qu'il en reste a été publié, traduit et commenté en anglais par D. G. Brinton, sous le titre de *Ancient nahuatl poetry*, dans le t. VII (1887) de *The Library of aboriginal American literature*. Philadelphie, in-8.

il n'avait pas d'égal, en un lieu situé au-delà des neuf étages [du ciel] (1) ; qu'il ne s'était jamais montré sous forme humaine ou corporelle, ni sous une autre figure ; que les âmes des morts vertueux allaient demeurer près de lui ; que celles des méchants souffraient dans un autre lieu des peines terribles De quoi il ressort qu'ils étaient parvenus à la notion de l'immortalité de l'âme (2). »

Nezahualpiltzintli, qui n'était pas moins versé que son père dans les anciennes traditions, interpréta sans peine divers pronostics de la prochaine arrivée des Blancs (3) et les expliqua à son allié Montezuma II, qui avouait son ignorance en cette matière (4). Ainsi, malgré le soin (5) que les rois de Mexico avaient mis à faire détruire les souvenirs du passé, il s'en conservait assez, chez leurs sujets et leurs alliés les rois de Tezcuco, pour que les réminiscences du christianisme ne fussent pas totalement oblitérées et qu'il subsistât, sous forme de superstitions, un grand nombre de croyances et de pratiques dont la ressemblance avec les doctrines chrétiennes fut constatée à l'arrivée des Espagnols, au XVI^e siècle (6).

(1) Conformément aux croyances des Gaëls, des Gallois et des Scandinaves qui, en ce point, différaient totalement de celles des écrivains latins (*Traces d'influence européenne*, p. 520-521), il se représentait l'atmosphère comme composée de neuf couches, au dessus desquelles trônait le Dieu suprême et, pour imiter ces neuf zones, il construisit une tour à neuf étages qui fut appelée *Chililico* (lieu où est le *Chilitli*, en latin du moyen-âge *schilla*, *chilla*, cloche) et qui correspond à nos clochers. (*Traces d'infl. europ.*, p. 518, 520-522, 526-529).

(2) *Relación de Tezcuco* en tête du t. III de la *Nueva Colección* d'Icazbalceta, p. 24.

(3) *Les deux Quetzalcoatl espagnols*, p. 477-8, 584.

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 514.

(5) Sahagun, *Hist. gén.*, l. X, ch. 29, § 12 p. 674 ; — *Concession de F. Cortés aux caciques d'Axapusco*, dans la 1^{re} *Colección* d'Icazbalceta, t. II, Mexico, 1866, in-4, p. 6.

(6) Voy. nos mém. sur les *Echos des croyances chrétiennes chez les Mexicains du moyen-âge* ; sur la *Contrefaçon du christianisme chez*

Les Tecpantlacs (1), comme les Culuas (2), les Chalcs (3), les habitants de Mexico et de Tezcucó (4), adoraient Tezcatlipoca, une des figures les plus complexes du panthéon mexicain (5). S'il est vrai, suivant le proverbe, que l'on ne prête qu'aux riches, ce doit être surtout le cas pour Tezcatlipoca. Il passait en effet pour être « un dieu véritable et invisible qui pénétrait en tout lieu, au ciel, sur la terre et en enfer On était dans la croyance que lui seul s'occupait de régler le monde ; que de lui procédaient les prospérités et les richesses ; et que seul il les enlevait quand il en avait le caprice ». (6). Selon l'*Histoire iconophonique* (7), « Tezcatlipoca, connaissant toutes les pensées, présent partout, sondant les cœurs, était en conséquence nommé *Moyocoya*, c'est-à-dire le *Tout-Puissant* ou *Celui qui fait toute chose sans l'aide d'autrui* (8) ; en

les Mexicains du moyen-âge, dans *Le Muséon*, t. XVII, p. 122-144, 223-242, Louvain 1898, in-8) ; sur les *Pratiques et institutions relig. d'origine chrét. chez les Mexicains du moyen-âge*.

(1) Chimalpahin, 7^e Rel., p. 25-26, 28, 43, 58.

(2) *Mémoriaux pour J. Cano*, p. 266, 287.

(3) Qui le surnommaient *Napatecti*, quatre fois dieu (*Hist. iconoph.* p. 239. — Cfr. *supra*, p. 198, n. 2).

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 106-7.

(5) Aussi les Mexicains se le représentaient-ils de plusieurs manières, notamment comme un bel adolescent à longue chevelure tombant sur les épaules, mais rasée sur les oreilles et formant queue ; de même les élèves de son monastère ou *Telpochcalli* avaient, à son imitation, les cheveux coupés sur le front jusqu'aux oreilles. (Torquemada, *Mon. ind.* L. IX, ch. 30, p. 220). Les longues chevelures de ces religieux s'appelaient *papa* (Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 110), sans doute en mémoire des Papes columbites, qui avaient obstinément conservé ce genre de tonsure. (Voy. nos mém. sur *les Premiers chrétiens des îles nordatlantiques*, p. 326-7 ; — *Migrat. d'Europe en Amér. : les Gaëls*, p. 159 ; — *La Tula primitive*, p. 208-210 ; — *les Papes du Nouv. Monde*, p. 175 ; — *les Blancs précolombiens* (dans *Revue des questions scientif.* 2^e sér. t. XVI, Louvain, 1899, in-8, p. 15)

(6) Sahagun, *Hist. gén.* L. I, ch. 3, p. 14, 15 de la trad.

(7) 2^e édit. p. 229. — Cfr. Sahagun, L. III, ch. 2, p. 207 de la trad.

(8) Cette dernière paraphrase rend mieux que *Todo Poderoso* le sens de *moyocoya*, substantif formé du verbe *yocoya* (créer) par l'addition de la préfixe *mo*.

cette qualité on ne savait le représenter autrement que comme l'air (1) ; c'est pourquoi on ne le nommait pas ordinairement de ce nom ». On voit par ces citations et par les suivantes que, en dépit des superfétations et des déformations que les disciples des Tecpantlacs, ou même leurs successeurs devenus païens, firent subir aux conceptions de leurs ancêtres ou précepteurs chrétiens relativement à Tezcatlipoca, ce dieu conservait encore, au temps de la conquête espagnole, beaucoup des attributs de la première personne de la Trinité : « Les indigènes, dit Torquemada, le regardaient comme incréé et invisible et comme le principal de tous les dieux ; ils disaient de lui qu'il était l'âme du monde (2) Ils adoraient Tezcatlipoca ou Titlacahua et le reconnaissaient comme dieu ou comme l'image de la divinité dont ils ne savaient ni le principe, ni l'origine, ne le tenant pas pour un être mortel, mais pour l'immortel créateur de toutes les choses. Ce n'est pas avec le même respect qu'ils adoraient et regardaient un autre dieu nommé Huitzilopochtli (3), quoiqu'ils le tinssent pour le dieu des batailles et leur protecteur dans les guerres (4). »

Tezcatlipoca n'a pas seulement quelques-uns des attributs du vrai Dieu (5) ; certains points de son culte et

(1) Le point d'interrogation que met après *pintar* l'éditeur Icazbalceta, d'ordinaire si perspicace, montre qu'il n'a pas compris que *représenter* s'applique exclusivement au nom de *moyocoya*, mais non aux autres attributs si nombreux de Tezcatlipoca, qui figurent dans ses images sculptées et peintes ou dans leurs descriptions.

(2) *Monarchia indiana*, L. VI, ch. 20, p. 38 du t. II.

(3) Celui-ci, voyant un rival dans Tezcatlipoca, « chef suprême de la royauté, de la noblesse et de la seigneurie... et dieu souverain », l'appelait *jeune ennemi* (Glose marginale de la 7^e *Rel.* de Chimalpahin, p. 26).

(4) Torquemada. *Mon. ind.* L. X, ch. 16, p. 265 du t. II.

(5) Les invocations à Tezcatlipoca, que nous a conservées Sahagun (*Hist. gén.* L. VI, ch. 1-7, 9), offrent un singulier mélange d'effusions chrétiennes et d'idées païennes.

l'un de ses insignes ne ressemblent pas moins à ceux de l'église chrétienne. Sa statue tenait de la main droite un ustensile que le P. D. Duran (1) et A. de Herrera (2) comparent à un éventail, pourvu dans sa partie centrale d'un disque en or, très brillant, analogue à un miroir ; on l'appelait en effet *ytlachiayan* (3). D'un petit cercle concentrique tracé au milieu de ce prétendu miroir partent quatre traits dont l'ensemble forme une croix. Tout autour, des plumes figuraient les rayons du soleil (4), c'est-à-dire de l'ostensoir, qui en Europe, tendait à se substituer à l'ancienne monstrance dès la fin du XIII^e siècle (5). Cet ustensile nous paraît donc être une imitation plus ou moins fidèle de nos premiers ostensoirs ou soleils. C'est « pour accomplir des cérémonies religieuses devant ce soleil » que les Teotlixcs ou messagers de Dieu, après s'être établis en Amérique, traversèrent l'Atlantique pour retourner vers l'Est (6). C'est sans doute ce *Porte-dieu* (7)

(1) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 98-99. — Cfr. J. de Tobar, p. 104.

(2) *Dec. II*, L. III, ch. 15, p. 67.

(3) Composé du nahua *tlachia* voir, avec la préfixe *i* son et la suffixe *yan*, qui correspond à *oir* dans *miroir*, *ostensoir*, *dortoir*, *reposoir* ; le tout peut être exactement rendu par : son ustensile (miroir) ou son lieu (observatoire) pour voir. Le soleil en effet voit tout et c'est sa lumière qui nous fait voir.

(4) D. Duran, *Hist. de las Indias*, album. pl. 5 de la part. II.

(5) F. de Mély, dans *la Grande Encyclopédie*. t. XXV, p. 649-650. — Le Soleil est représenté d'une manière un peu différente sur la pl. 7, part. II, et pl. 2, part. III de l'Album du P. Duran : au milieu d'une étoile entourée de rayons on voit un demi cercle correspondant au croissant qui servait à supporter l'hostie. C'est la figure du *Nauholin* (voy. plus haut, p. 198, note 2), ou du soleil considéré comme créateur (Duran t. II, p. 155-159) dont la fête, célébrée à Mexico par les hommes de guerre, présentait de grandes analogies avec celle de la Grande Déesse des Totonaacs, compagne du soleil, médiatrice et mère du sauveur. (B de Las Casas. *Apolog. hist.* ch. 121 ; — Roman y Zamora. *Republicas de Indias*, nouv. édit. Madrid, 1897, in-18, t. I, p. 180-185. — Torquemada, L. VI, ch. 25, 48 ; L. IX, ch. 8, p. 52, 83, 181 du t. II ; L. XV, ch. 49, p. 134-5 du t. III).

(6) Chimalpahin. 7^e *Rel.*, p. 38.

(7) Un des noms français de l'ostensoir.

ou *Teomama*, comme on l'appelait en nahua, qui a donné son nom au dignitaire chargé de l'ostensoir dans les États des Tecpantlacs (1). C'est de l'ostensoir également que doivent venir deux des noms de la principale divinité des anciens Mexicains : *Tezcatlipoca* et *Tlatlahuquitezcatl*. Le premier signifie : *miroir resplendissant* (2), ce qui malgré la différence des deux parties de ces composés est, paraît-il, aussi le sens du second (3). On ne peut désigner plus clairement le *soleil* (4) qui était tout à la fois un des noms du Christ et du *nauholin*, l'emblème des commandeurs du soleil, emblème qui était peint sur une bannière appendue à l'autel de leur temple, dans la caserne où ils enseignaient les exercices militaires à de jeunes nobles (5). Dans le temple de Tezcatlipoca, à Mexico, l'autel était de la même forme que les nôtres (6) ; le feu y était perpétuellement

(1) Id. *ibid.*, p. 43, 48, 53, 57. Ce fut en effet le *teomama* Quetzalcauhtli qui porta Tezcatlipoca dans la translation dont on parle plus loin, p. 213-214.

(2) « Espejo resplandeciente » selon Torquemada (L. VI, ch. 20 ; L. VIII, ch. 13 ; L. X, ch. 15, p. 38, 150, 262 du t. II. — *Tezcattl* miroir, et *poca* qui brille. « El espejo relumbrante que a de representar el sol », dit le P. Duran (t. I, p. 238).

(3) Tlatlahuquitezcatl quiere decir espexo de resplandor encendido (Duran, t. II, p. 147).

(4) Tonatiuh quiere decir sol.... y Tonatiuh quiere decir el que va resplandeciendo. (Torquemada. L. VI, ch. 27, p. 55 du t. II). — *Tona* brillant et *tiuh* qui va. — Quand on sait que *Tonatiuh* était synonyme de *Tezcatlipoca*, et que ces deux noms désignaient le créateur, on comprend mieux le passage du P. D. Duran (t. II, p. 159) parlant de *l'invocacion al sol, al qual tenian por criador de las cosas y causa dellas* ; et aussi ce que disaient les parents en conduisant leur enfant au *telpochcalli*, monastère de Tezcatlipoca (Duran, t. II, p. 108 ; — Torquemada, L. IX, ch. 30, p. 120 du t. II) : Nous l'amenons pour apprendre « à servir dans les combats les intérêts des dieux Tlaltecacatl et Tonatiuh, qui sont la terre et le soleil. C'est pour cela que nous offrons notre enfant au seigneur dieu tout puissant. *Yaotl*, autrement dit *Titlacauan* ou *Tezcatlipoca*. » (Sahagun, *Hist. gén.*, L. III, append. ch. 4, p. 226 de la trad. franç.)

(5) D. Duran, t. II, p. 155, 156 ; album, part. II, pl. 7.

(6) Id., t. II, 99.

allumé, comme la lumière qui, chez nous, brille devant le Saint-Sacrement (1) ; l'officiant de chaque *semaine* (ou pour mieux dire *cinquaine* de jours), vêtu d'une longue robe descendant jusqu'aux jarrets comme nos dalmatiques et, tenant d'une main l'encensoir, de l'autre une bourse pleine d'encens (2), procédait de la même manière que les prêtres catholiques, élevant et baissant successivement la main (3). La croix de Saint André qui figure sur l'encensoir de ce prêtre (4), les os disposés en sautoir sur le manteau de Tezcatlipoca, et les cinq flocons de coton, qui forment une croix de Saint André sur son bouclier (5), rappellent peut-être que ses adorateurs les Tecpantlacs étaient originaire de l'Ecosse vouée à Saint André (6).

La veille ou le premier jour du mois de *Toxcatl*, le cinquième mois de l'année mexicaine lequel, selon le P. Duran (7) commençait le 20 mai ; selon Torquemada (8) le 24 avril, on célébrait en l'honneur de Tezcatlipoca une des plus grandes fêtes, avec des réjouissances et des représentations qui, dit le premier de ces auteurs (9),

(1) D. Duran, t. II, p. 113.

(2) Id. t. II, p. 112. — Dans beaucoup de cas où l'imitation est évidente, les Mexicains ont plus ou moins modifié le prototype (Voy. les exemples cités dans *Traces d'influence européenne dans les langues, les sciences et l'industrie précolombiennes du Mexique et de l'Amérique centrale*, dans *Revue des questions scientifiques*, 2^e sér. t. XI, avril 1897, p. 522-3) ; aussi ont-ils fait de l'encensoir la navette ou vase à encens et l'ont-ils remplacé par une énorme pipe sur la panse de laquelle on voit, comme sur le manteau de Tezcatlipoca, une croix de Saint-André. (D. Duran, *Album*, part. II, pl. 6). — Un vase en deux pièces semblable à nos encensoirs a été trouvé à Yanguitlan (H. H. Bancroft, *The native races of the Pacific States*. New-York, 1875, in-8, t. IV, p. 423).

(3) Duran, t. II, p. 113 ; — Torquemada, L. X, ch. 14, p. 258 du t. II.

(4) D. Duran, *album*, pl. 6 de la part. II.

(5) Id. *ibid.*, pl. 5, de la part. II et *Hist. de las Indias*, t. II, p. 106.

(6) J. Pinkerton, *An Enquiry etc.*, t. I, p. 457-462, 498-500.

(7) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 279.

(8) *Mon. ind.* L. X, ch. 14, p. 256 du t. II.

(9) D. Duran, t. II, p. 279.

« égalaiet celles de la Fête-Dieu, qui presque toujours tombe à la même époque ». Elle correspondait d'ailleurs plutôt à nos Rogations : « Elle avait pour but de demander l'eau du ciel, de la même manière que le font nos rogations et nos litanies qui ont toujours lieu dans le mois de mai ; aussi la célébrait-on dans ce mois, en commençant le neuvième jour pour finir le dix-neuvième » (1). Ces cérémonies remontaient bien aux Tecpantlacs, qui les avaient eux-mêmes reçues tant des Papas columbites, leurs prédécesseurs, que des Templiers de Terre-Sainte, comme nous l'apprennent de curieuses anecdotes.

En 1332, les Tlacochalcs de Yacapichtlan Cohuatepec, dont quelques uns avaient été maltraités et mutilés (la tête rasée, les mains coupées), se retirèrent à Coyohuacan avec le *Teomama* (Porte-Dieu) qui emportait Tezcatlipoca ; une sécheresse commença alors et, pendant quatre ans de suite, il ne plut pas dans le pays des Chalcs ; il ne tomba d'eau que sur les terres des Tlacochalcs. Pour mettre fin à la famine qui avait duré tout ce temps, les Chalcs se décidèrent en 1336 à aller chercher Tezcatlipoca, qui fut tiré de son tabernacle et porté par le *Teomama* vers le mont Xoyac, du côté d'Amaquemecan, où les Chalcs s'empressèrent autour de lui et le placèrent dans un tabernacle. Ils se mirent alors sous la protection des gens

(1) D. Duran, t. II, p. 99, 101. — Cfr. J. de Tobar, p. 106. — Quoique les Rogations aient été instituées pour demander à Dieu de protéger les biens de la terre et de détourner les calamités de toute sorte, y compris la guerre et les ravages des animaux malfaisants, elles finirent par s'appliquer plutôt à la sécheresse, comme c'était le cas non seulement en Mexique, mais encore sous des climats plus humides, comme les environs de Trèves (Du Cange, *Gloss. med. latin.* édit. Favre, t. VII, p. 206) En Bourgogne, à Villy-le-Moutier près Beaune, on portait en procession la châsse de Saint Révérien pour obtenir, suivant les cas, soit le beau temps soit la pluie (Courtépée, *Descr. du duché de Bourgogne*, 2^e édit. Dijon, 1847, t. II, p. 407).

du Tecpan [Temple], les Tlacochoalcs. En allant recevoir la statue, le roi des Chichimecs d'Amequamecan lui remit le brillant bâton recourbé [la crosse] ; en retour, le dieu lui attribua la souveraineté d'Amequamecan qui fut partagée entre les Tlayllotlas et lui. Il reçut le titre de *Teohuateuctli* (seigneur théocratique ou spirituel) (1) qui était, d'ancienne date, usité à Tlacochocalco où fut reporté Tezcatlipoca (2).

Une ou deux générations auparavant, les Templiers de Palestine avaient coutume de faire des processions de même genre et dans le même but, comme nous l'apprend le témoignage rendu dans le procès des Templiers par Antoine Syci, de Verceil, notaire apostolique et impérial, qui avait été leur clerc et leur greffier dans le dernier quart du XIII^e siècle (3). « J'ai vu plusieurs fois, dit-il, une croix de cuivre (4), qui était en apparence sans valeur, mais que l'on disait être celle du bassin dans lequel fut baigné le Christ. Les Templiers la conservaient dans leur trésor et, parfois quand la chaleur et la sécheresse étaient excessives, le peuple d'Ancon (5) les suppliait de la porter dans une procession du clergé. J'ai vu aussi parfois, dans cette cérémonie, le patriarche de Jérusalem [alors *in partibus*], accompagné d'un des chevaliers du Temple, qui portait cette croix avec la dévotion appropriée. A la suite de ces processions, grâce à la

(1) Sept ans après, en 1342, les Tlacochoalcs conférèrent le même titre à Cacamatl Totec, en lui donnant l'investiture de la seigneurie de Tenanco. (Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 62-63).

(2) Id., *ibid.*, p. 57-59.

(3) *Procès des Templiers*, t. I, p. 619, 642-3.

(4) Le texte porte *crucem cupitam*. Ce dernier mot n'ayant pas de sens, nous croyons qu'il faut le remplacer par *cupream*.

(5) Il ne s'agit certainement pas ici d'Ancône en Italie, mais bien de la ville d'Acco ou Aca, aujourd'hui Saint-Jean d'Acre, qui était le quartier général des ordres religieux et militaires.

clémence divine, l'eau du ciel arrosait la terre et tempérerait la chaleur de l'air (1). »

A défaut de cette croix miraculeuse, probablement restée en Orient, les Tecpantlacs se servaient soit, comme à Xoyac, du Miroir resplendissant ou Ostensor, l'emblème de Tezcatlipoca ; soit, comme les anciens Papas, d'un livre sacré. On sait en effet, par une des vies de Saint Columba, leur patron, que les moines d'Iona, l'une des Hébrides, à la suite d'une grande sécheresse, firent une procession à travers les champs, en agitant la tunique blanche du saint et en lisant des livres écrits de sa main (2). C'est dans le même but qu'ils placèrent, à trois reprises, sur l'autel, des livres écrits par le saint (3). Ces légendes nous expliquent un terme nahua, que n'a pu comprendre le traducteur de Chimalpahin. Cet annaliste parle, en quatre passages (4) de *tlacuilolquiauh*, mot composé de *tlacuilolli*, écriture, peinture, et de *quiauitl*, pluie. Entre les deux sens du premier terme, le traducteur a choisi le moins rationnel et rendu le tout par : *pluie peinte* (5). Nous regardons comme plus plausible l'expression : *pluie d'écriture*, c'est-à-dire obtenue au moyen de livres et miraculeusement comme chez les Columbites des îles Britanniques. Si l'on n'avait pas toujours à sa disposition des manuscrits thaumaturgiques ou de saintes reliques, on se servait d'Évangiles, de missels, de rituels, de formules des litanies, pour les chants et les prières des Ro-

(1) *Procès des Templiers*, t. I, p. 646-7.

(2) Adamnan, *Vita Sti Columbae*, L. II, ch. 45, p. 188-9 du t. VI des *Historians of Scotland*, 1874. in-8.

(3) Id., *ibid.*, L. II, ch. 46, p. 89.

(4) 6^e *Relat.*, p. 7 ; — 7^e *Rel.*, p. 26, 28, 58.

(5) « Il faut sans douter entendre, dit-il, par *pluie peinte* cette ondée qui, en décomposant les rayons du soleil, produit l'arc en ciel », (note 2, p. 7 de la trad. des *Ann.* de Chimalpahin).

gations (1), de sorte que la locution nahua est parfaitement juste, les Mexicains ne manquant pas alors et ayant conservé jusqu'au XVI^e siècle d'antiques peintures de scènes bibliques (2).

C'est, paraît-il, à leur réputation de thaumaturges, fondée sur les invocations à Tezcatlipoca, que les Tecpantlacs, d'abord fort pauvres, durent leur influence spirituelle, et par suite leur puissance temporelle (3). Celle-ci dut s'affaiblir lorsque, en 1347, ils furent impuissants à conjurer la sécheresse par la *pluie d'écriture* (4), dont il ne fut pas question pendant la grande famine de 1450 à 1454 (5). C'est que dans l'intervalle, les mœurs et les croyances avaient notablement changé. Les Tenuchcs, qui erraient depuis longtemps sur le plateau de l'Anahuac, s'étant établis à Mexico, dans le premier quart du XIV^e siècle, avaient renié les traditions des Aztecs ou Blancs dont ils étaient issus (6), et substitué à la force morale et religieuse le régime du *maquauitl* (sabre). Pour terrifier leurs voisins, ils égorgèrent la fille du roi de Culucan, Achitometl II (1336-1347) (7), qu'ils avaient demandée pour reine et déesse (8). Leur exemple fut bientôt imité par les Culuas eux-mêmes qui, pour la première fois en 1348, firent des sacrifices humains dans le temple de

(1) J. Brand, *Observations on the popular antiquities of Great Britain*, nouv. édit. par H. Ellis, Londres 1853, in-18, t. I, p. 199, 200, 203, 206-7.

(2) Voy. *Traces d'influence européenne*, p. 511-514.

(3) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 28, 58-59.

(4) Id., 6^e *Rel.*, p. 7.

(5) Id., 7^e *Rel.*, p. 115-117.

(6) *La Contrefaçon du Christianisme chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 230-242.

(7) Selon Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 59-63 ; — 1338-1348, selon les *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 52-53.

(8) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 241-2.

Quauhtitlan (1), en donnant un caractère religieux à l'égorge-
 ment des prisonniers de guerre. Les Chals ne purent se
 soustraire à cette contagion de férocité, qu'ils aggravèrent
 même en régularisant ces sacrifices humains. Par une
 abominable entente avec les Tenuchcs de Mexico, ils firent
 en 1324 (2), et recommencèrent, en 1368 (3) ou 1376 (4),
 la *Guerre fleurie* (Xochiyaoyotl) dont le nom décevant dis-
 simule le caractère inhumain : elle consistait à lutter, non
 pour tuer les adversaires, mais pour faire des captifs.
 Pour avoir été ménagés sur le champ du combat, ceux-ci
 n'avaient pas un sort plus enviable que les morts : ils
 étaient destinés à être mangés, après avoir été solennelle-
 ment sacrifiés dans les temples (5). Il est possible, toute-
 fois, que cette *Guerre fleurie* n'ait été à l'origine qu'un
 simple tournoi, et que les Tenuchcs seuls aient sacrifié
 les prisonniers faits par eux, car B. de las Casas affirme
 que leur dieu Uchilobos [Huitzilopochtli] « fut le premier
 à ordonner les sacrifices humains qui n'avaient encore
 jamais eu lieu au Mexique » (6). C'était, en effet, selon
 J.-B. de Pomar (7) une invention des Mexicains, introduite
 à leur imitation dans tout le pays, au moins à Tezcuco, à
 Tlacuba, à Chalco, à Huexotzinco et à Tlaxcala, contrées
 qu'ils avaient soustraites à l'influence des Tecpantlacs. Le
 premier sacrifice humain, qui fut parvenu à la connaissance

(1) *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 54.

(2) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 55.

(3) 8 ans avant 1376, est-il dit dans la 7^e *Rel.* de Chimalpahin, p. 71.

(4) C'est la date donnée par les *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 58.

(5) Muñoz Camargo. *Hist. de Tlaxcala*, p. 16.

(6) *Apolog. hist.*, ch. 122.

(7) *Relacion de Tezcuco*, p. 15-16, où l'on voit que c'est seulement quatre vingts ans avant l'arrivée des Espagnols, c'est-à-dire vers 1439, (après la destruction de la puissance des Tecpantlacs), que les sacrifices devinrent des hécatombes.

de Torquemada (1), était celui de quatre Xochimilcs faits prisonniers par les Tenuchcs, un peu avant leur établissement à Mexico, c'est-à-dire dans le premier quart du XIV^e siècle. Muñoz Camargo n'est qu'un écho, lorsqu'il rapporte que ces rites sanguinaires avaient pris naissance dans la province de Chalco et que de là ils furent transplantés à Tlaxcala (2), la contrée où il se faisait le plus de sacrifices humains (3).

Comment les sujets, peut-être même les descendants ou les disciples des Tecpantlacs, en étaient-ils venus, une centaine d'années après l'arrivée de ceux-ci, à enfreindre la stricte prohibition des divers évangélistes précolombiens ? Au IX^e siècle, le Papa Quetzalcoatl avait mieux aimé s'exiler de Tula que de tolérer les sacrifices humains (4). Le Papa anonyme de la fin du XIV^e siècle les prohiba également ainsi que l'anthropophagie (5). Il n'est pas douteux que les Tecpantlacs, venus d'Europe, où le cannibalisme était en horreur, n'aient aboli les rites sanguinaires. Mais peu nombreux, isolés au milieu des barbares, perdant de leur puissance depuis qu'on ne les croyait plus capables d'obtenir de Tezcatlipoca la cessation de la sécheresse, affaiblis par leurs guerres avec les

(1) *Mon. indiana*, L. VII, ch. 17, p. 115 du t. II ; cfr. L. II, ch. 10, p. 91 du t. I ; — Voy. aussi Mendieta. *Hist. ecles. ind.*, p. 144.

(2) *Hist. de Tlaxcala*, p. 141-2, reproduite presque mot pour mot par A. de Herrera, *Déc. II*, L. VI, ch. 16, p. 162.

(3) Torquemada, *Mon. ind.*, L. X, ch. 31, p. 290 du t. II.

(4) A. de Tapia, *Relac.* p. 574 du t. II de la 1^{re} Col. d'Icazbalceta ; — Gomara, *Conq. de Méj.*, p. 327 de l'édit. de Vedia ; — Las Casas, *Apol. hist.* ch. 122 ; — *Mémoriaux pour J. Cano*, p. 266, 288 ; — *Ann. de Cuauhtitlan* p. 17 ; — Mendieta, *Hist. ecles. ind.* p. 92 ; — Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 24, p. 50 du t. II.

(5) *Concession de F. Cortès aux caciques d'Acapusco*, dans la 1^{re} Col. d'Icazbalceta, t. II, p. 9-10. — Cfr. *Les Voyages transatlantiques des Zeno* dans *Le Muséon*, t. IX, 1890, p. 468.

Tepanecs d'Azcaputzalco et les Tenuchcs de Mexico, ils ne réussirent pas mieux que les Espagnols (1), plus forts et maîtres incontestés, à empêcher les horribles sacrifices. On croirait même qu'ils y participèrent, si l'on voulait prendre à la lettre les assertions de leur historien national ou d'autres écrivains. Le P. Duran rapporte (2) que, dans leurs dernières guerres contre les Mexicains (3), les Chalcs les menacèrent de les sacrifier à leur Dieu Camaxtli, pour oindre son temple de leur sang et se repaître de leur chair. Mais il faut remarquer à ce propos que le dieu en question était celui d'une nation d'anthropophages, les Chichimecs (4), et que ces Chalcs portaient précisément le surnom de Chichimecs (5). Quatre ou cinq ans plus tard, en 1469, les trois seigneurs les plus puissants du pays de Chalco et de la ville d'Amaquemecan qui sont appelés Chalcs, quoiqu'ils fussent tous de race chichimèque, pendirent des ambassadeurs, firent bouillir leur chair et en firent manger subrepticement à ceux qui les avait envoyés (6). Les Tecpantlacs, dont ils étaient deve-

(1) Despues que los Españoles anduvieron de guerra, y ya ganada México hasta pacificar la tierra, los Indios amigos de los Españoles muchas veces comian de los que mataban, porque no todas veces los Españoles se lo podian defender. (Motolinia, p. 24 du t. I de la 1^{re} Col. d'Icazbalceta. — Cfr. Bernal Diaz, ch. 175, p. 249. — Torquemada, L. XIV, ch. 26, p. 585 du t. II).

(2) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 142. — Cfr. Tezozomoc (*Crón. mex.* ch. 23, p. 293 de l'in-4), qui ne parle pas de l'anthropophagie.

(3) Qui, selon Chimalpahin (p. 113-127), dura de 1446 à 1465, et selon les *Ann. de Cuauhtitlan*, de 1436 à 1462.

(4) Los Indios.... Chichimecas.... han tenido de costumbre comerse las carnes de los que mataban y beberles la sangre (Torquemada, L. XIV, ch. 26, p. 585 du t. II).

(5) D. Duran, t. II, p. 139. — La plupart de Teochichimecs, en effet, s'établirent dans le territoire de Chalco (Torquemada, L. III, ch. 10, p. 261 du t. II), où Chimalpahin (7^e *Rel.*) mentionne souvent des princes Chichimecs).

(6) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 131.

nus les maîtres, ne doivent pas être rendus responsables de cet acte de barbarie, mais on ne saurait les disculper de l'avoir, en quelque sorte, autorisée par des expressions métaphoriques et un langage mystique qui n'étaient pas de mise auprès des sauvages.

Les doctrines et les pratiques du catholicisme ne furent malheureusement pas toujours bien comprises des peuples grossiers auxquels ils les enseignaient. Les métaphores peuvent donner lieu à de singulières méprises quand des prédicateurs s'en servent devant des auditeurs incultes qui sont portés à tout prendre à la lettre. La *Regula pauperum commilitonum Christi Templique Salomonici*, pour dire qu'après avoir communié, aucun des chevaliers ne devait craindre d'aller au combat, se servait des termes : « *Divino cibo refecti ac satiati* » (1), que la paraphrase en vieux français rend par : « *repeus de la viande de Dieu et saoulez* » (2). Si l'on pouvait sans inconvénient s'exprimer aussi crûment devant les chrétiens de l'Ancien Monde, il n'était pas permis de le faire devant des amateurs de chair humaine. Comment en effet les Chichimecs ou nomades du Mexique auraient-ils pu comprendre le mystère de la Sainte-Cène, quand les Catholiques et les Protestants européens, instruits par les livres sacrés, les docteurs de l'Église et de savants théologiens, sont en désaccord sur la transsubstantiation ? Tout en adoptant le

(1) Edit. de Maillard de Chambure, p. 507 ; — éd. de H. de Curzon, p. 21-22.

(2) *Ibid.*, p. 208 ; — p. 21-22.

(3) Après les récoltes, en novembre, les Mexicains faisaient de petits pains ronds, avec de la graine de *cunila gallinacea* et de la farine de maïs, et ils disaient en chantant que « ces pains se changeaient au corps de Tezcatlipoca, leur dieu suprême » (Cantaban y decian que aquellos bollos se tornaban carne de Tezcatlipoca, que era el dios o demonio que tenian por mayor). C'est avec ces pains que communiaient les enfants,

dogme dans l'espoir d'en tirer des avantages temporels (1), les Mexicains l'appliquaient d'une façon contraire à son esprit : outre l'hostie (2) qui est le corps de la divine victime propitiatoire, il leur fallait un représentant corporel de la divinité. A cet effet, ils choisissaient parmi les captifs quelque vaillant guerrier à qui l'on donnait le nom et le costume d'un dieu, pour remplacer le rôle de celui-ci pendant une année, au bout de laquelle on le sacrifiait en grande pompe (3) et sa chair était partagée entre les seigneurs qui la mangeaient comme une nourriture divine. L'immolation rituelle de cet ennemi (en latin *hostis*, d'où *hostie*) était une abominable contrefaçon de l'Eucharistie dégénérée de simple *théophagie* en *théandrophagie*, puis, sous l'influence des Tenuches de Mexico (4), en effroyable hécatombe de prisonniers, d'esclaves et même d'enfants, dont le sang servait à désaltérer le soleil, et les cadavres à pourvoir les boucheries de chair humaine (5).

A cet égard, les Tlaxcaltecs n'étaient pas moins fana-

tandis que les seigneurs, les marchands et les prêtres mangeaient la chair des victimes humaines (Motolinia. *Hist. de los Indios*, l. I, ch. 2, p. 23-24. — Cfr. *Pratiques et institutions relig.* p. 197). Tout en croyant à la transsubstantiation enseignée par les évangélistes, les Indiens pratiquaient la communion de la manière la plus inhumaine.

(1) Ils promettaient de donner des cœurs d'hommes et d'enfants à leurs dieux pour apaiser leur courroux ou pour en obtenir ce qu'ils désiraient (Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, p. 142; — Cfr. Herrera, *Dec.* II, l. VI, ch. 16, p. 162; — Torquemada, l. XV, ch. 49, p. 134 du t. III; — D. Duran, t. II, p. 157).

(2) Remplacée par le *tzoalli* arrosé du sang des victimes humaines, sorte de pain qu'ils regardaient comme les os et la chair de dieu et avec lequel ils communiaient. (D. Duran, t. II, p. 86-96, 197; — *Codex Vaticanus* n° 3738, explic. dans le t. V de Kingsborough, p. 196. — Cfr. *Pratiques et institutions relig. d'origine chrétienne*, p. 193-4, 198-9).

(3) D. Duran, t. II, p. 101-2, 104, 157-8; J.-B. de Pomar, *Rel. de Tezcucó*, p. 21; — Torquemada, l. X, ch. 14, p. 259-261).

(4) Voy. *La Contrefaçon du christianisme chez les Mexicains du moyen-âge*, p. 211-2.

(5) Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, p. 141.

tiques que les Tenuchcs, et ce n'est pas le seul cas où ils refusèrent de se contenter des représentations symboliques : tandis que dans d'autres contrées du Mexique, une statue du dieu Huitzilopochtli, en pâte bénite, était percée et mise en pièces à coups de javelots (1), ils attachaient, en certaines fêtes, un captif à une croix et le tuaient à coups de flèches ; le lendemain, ils en torturaient un autre à coups de dards (2). Qui ne verrait là une cruelle imitation de certains mystères du moyen-âge (3) où l'on rappelait dans nos églises les diverses scènes de la Passion ?

On a vu que, à l'imitation de Tezcatlipoca, les religieux et les religieuses de son monastère (4), à Mexico, se rasiaient les cheveux sur le front, d'oreille en oreille, mais les laissaient croître sur l'occiput et retomber en longue queue sur leurs épaules ; ceux du temple de Huitzilopochtli, au contraire, portaient la tonsure coronale comme nos moines, aussi bien à Mexico que dans le territoire de Chalco et de Huexotzinco (5) ; ainsi ces derniers étaient tonsurés à la romaine, ayant subi l'influence des Tecpantlacs ; tandis que les autres, issus des immigrants qui avaient été évangélisés par les Papas Gaëls, ne pouvaient se rattacher qu'aux traditions Columbites.

Il y eut dès l'origine antagonisme entre Huitzilopochtli,

(1) Sahagun, *Hist. gén.*, L. II, ch. 34 et L. III, ch. 1, § 2, p. 153, 203-4 de la trad. franç. ; — Torquemada, L. VI, ch. 38 ; L. X, ch. 27, p. 71-73 et 281-3 du t. II.

(2) Torquemada, L. X, ch. 31, p. 291 du t. II.

(3) La Passion est encore représentée de nos jours, notamment en Palestine et en Yucatan (J. L. Stephens, *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, 12^e édit. New-York, 1846, in-8, t. II, p. 212-215), mais avec des mannequins, ou tout au plus des acteurs, et non avec des captifs voués à la mort.

(4) *Supra*, p. 208, note 5.

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, T. II, p. 86 : Cfr. l'Album. part. II, pl. 2.

le dieu guerrier des Tenuchcs de Mexico, et Tezcatlipoca, le dieu des Chalcs, que les premiers qualifiaient de *jeune ennemi* (1) et à qui ils enlevèrent successivement les États où il était adoré. Ils assujettirent les Tepanecs d'Azcapuzalco en 1429 ; les Xochimilcs en 1430 ; les Quauhquecholtecs, les Mizquics et les Cuitlahuacs en 1432 ; les Quauhnhuacs en 1439 ; les Chalcs de 1459 à 1465, après avoir exécuté tous les princes importants qu'ils remplacèrent par des gouverneurs pour la plupart étrangers ; les Mazahuacs en 1471 ; les habitants de Tullocan en 1474 ; les Matlatzincs en 1477 ; les Xiquipilcs en 1478 ; les Huexotzincs en 1515 seulement (2), et comme il y avait déjà longtemps que les Aculuas de Tezcuco s'étaient ligués avec les Tenuchcs pour former la fédération des Culuas, il ne resta, parmi les anciens sujets des Chalcs, que les Tlaxcaltecs pour tenir tête aux vainqueurs ; encore ceux-ci ne les conservèrent-ils que par tolérance pour avoir des adversaires dans les *Guerres fleuries* et des victimes pour leurs horribles sacrifices (3). Quant aux Tecpantlacs

(1) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 26 note 2.

(2) Id., *ibid.*, p. 99, 100, 103, 105, 119-126, 132, 135, 137, 153. — Cfr. Mendieta, *Hist. eccl. ind.*, p. 148. — Le *Codex Tellerianus* (dans *Antiq. of Mex.* de Kingsb. t. V, p. 151) donne bien l'année 1465 comme date de l'asservissement des Chalcs, mais il ajoute à tort que l'immolation rituelle des prisonniers de guerre commença alors seulement : « Año de XII casas y de 1465, los Mexicanos.... se señorearon de la provincia [de Chalco], laquel quedo sujeta a los Mexicanos desde este año, Dizen todos los viejos que desde este año 1465, en que fue guerra entre los Mexicanos y Chalcos, usaron sacrificar hombres tomados en la guerra, porque hasta aquí no sacrificaron sino animales, y à los hombres los sacavan sangre de sus cuerpos. » L'interprète du *Codex* a l'air de dire, par cette dernière phrase, que l'on n'égorgeait pas les captifs, mais que l'on se bornait à leur tirer du sang pour en asperger les idoles ; mais il est contredit par nombre de textes jouissant d'une plus grande autorité. (Voy. *supra*, p. 217).

(3) D. Duran. *Hist. de las Indias*, t. I, p. 239-240 ; t. II, p. 94-95 ; — Ixtlilxochitl, *Hist. Chichimeca*, ch. 41, p. 206-208 du t. I, in-8. — Cfr. pourtant D. Muñoz Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, L. I, ch. 15, p. 123-4.

asservis, s'ils continuèrent comme de tout temps à travailler pour les temples, ce n'était plus pour leur *tepan*, mais bien pour le *teocalli* de Huitzilopochtli (1), pour la construction duquel leurs ancêtres avaient refusé des pierres (2), d'où une longue guerre qui finit par leur assujettissement aux Tenuches.

L'influence exercée par eux n'avait donc pas été assez grande pour établir solidement dans le haut Anahuac la civilisation européenne et le christianisme, dont on retrouva pourtant bien des vestiges chez leurs descendants (3). Si la religion et la nationalité des Tecpantlacs n'ont pas déteint davantage et laissé de traces plus nombreuses chez les peuples au milieu desquels ils étaient établis, c'est évidemment qu'elles étaient trop différentes de celles des mères de leurs enfants et de leurs sujets ou alliés. La femme, qui est la gardienne du foyer et des traditions, finit bientôt par imposer sa langue, ses croyances et ses mœurs, non seulement à ceux qu'elle élève, mais encore à ceux qui l'entourent. Or chez les Templiers, ne formant qu'une infime minorité de la population, les frères laïcs, cultivateurs ou artisans, étaient les seuls qui pussent se marier. Ils n'avaient sans doute pas mené en Amérique de femmes européennes, et la postérité issue de leur union avec des indigènes ne pouvait leur ressembler de tous points. Il en fut chez eux, comme chez les Francs, les Burgondes, les Goths, les Langobards, qui, tout en étant la classe dominante, se laissèrent assimiler dans le cours de peu de siècles, par leurs propres sujets, Gallo-

(1) Bernal Diaz del Castillo, *Conquista de la Nueva-España*, ch. 86, 139, p. 81, 154 de l'édition de E. Vedia ; p. 221, 419 de la trad. du Dr Jourdanet ; — Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 79, 85, 90, 178, 180, 188, 197, 198.

(2) D. Duran, t. I, p. 134, 135 ; — Tezozomoc, ch. 21, p. 289 l'in-4.

(3) Voy. *supra*, p. 205-216.

Romains, Italiotes, Ibères, et qui, au bout de quelques générations, avaient oublié leurs idiomes et ne parlaient plus que des dialectes néo-latins. De même les Tlacochoques substituèrent le nahua à leur belle langue particulière (1). D'un autre côté, dès la quatrième génération qui suivit leur établissement dans le bassin du lac de Chalco, leur pouvoir essentiellement spirituel était en décadence ; en 1407, les chefs des Chalcs durent s'expatrier pour se soustraire à la tyrannie des Mexicains (2). Au temps de Cortès, il y avait plus d'un demi siècle que leurs successeurs étaient sous le joug, conservant néanmoins leur réputation de bravoure (3), se révoltant de temps à autre (4), faisant alliance avec les villes ennemies de Mexico : Tlaxcala (5) et Tlatelulco (6) ; plus tard avec les Espagnols dès leur arrivée dans l'Anahuac central. Ils les aidèrent puissamment dans la conquête du Mexique (7) ; aussi les terres dont ils avaient été dépossédés par les chefs de la confédération Culua leur furent-elles rendues par les maîtres de la Nouvelle Espagne (8).

En 1519, avant l'entrée de F. Cortès à Mexico, la plu-

(1) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 29-30.

(2) Id., *ibid.*, p. 131.

(3) Torquemada, L. II, ch. 47, p. 158 du t. II.

(4) Id. L. II, ch. 44, 50, p. 153, 163 du t. II. — Orozco y Berra fait remarquer qu'ils avaient été les constants ennemis des Mexicains (*Hist. ant.* T. III, p. 269). — De même, Bernal Diaz dit de leurs congénères, les Mizquics : « Estos, segun pareció, jamás estuvieron bien con Mejicanos, y los querian mal de corazon. » (*Conq. de Nueva España*, ch. 139, p. 153 de l'édition de Vedia ; p. 418 de la traduction). — Quant aux Tlaxcaltecs, autrefois sujets des Chalcs, le nom des Mexicains leur était si odieux qu'ils ne contractèrent jamais d'alliances ou de mariages avec eux, bien qu'ils s'unissent avec toutes les autres populations (Muñoz Camargo, L. II, ch. 15, p. 124).

(5) Torquemada, L. II, ch. 70, p. 199 du t. I.

(6) Id., *ibid.*, L. II, ch. 58, p. 177 du t. I.

(7) Chimalpahin, 7^e *Rel.*, p. 194, 199.

(8) Id., *ibid.*, p. 196-199.

part des princes Chales allèrent le recevoir à Amaquemecan et lui souhaiter la bienvenue, en l'appelant leur dieu (*teotl*) (1) et, un peu avant le siège de Mexico (1521), ils lui amenèrent deux enfants de l'un de leurs seigneurs qui venait de mourir, en leur recommandant de se soumettre au grand chef des *Teulcs* (2), parce leurs aïeux avaient certainement prédit que le pays serait un jour gouverné par des hommes barbus venus de l'Est, et que tout indiquait qu'il s'agissait des Espagnols (3). Car il faut savoir que Tzumpantecutli, seigneur de Cuitlahuac-tizic, issu d'*Iztac-Mixcoatl* (le Blanc, chef des Mixs ou Ecosais) (4), avait annoncé la venue des Blancs (5). Il fut mis à mort, en 1517, par ordre de Montezuma II, pour avoir dit que Huitzilopochtli n'était pas le vrai dieu, mais que le règne du Créateur approchait (6). Les Mizquics, congénères des Cuitlahuacs, conservèrent jusqu'au temps de Montezuma II une antique prophétie sur le retour de Quetzalcoatl : les anciens leur avaient appris que les fils de celui-ci devaient recouvrer le pays qui leur avait appartenu et les richesses qu'ils avaient cachées

(1) Id., *ibid.*, p. 188. — Teotl ou Teutl signifie tout à la fois *seigneur* et *soleil*. Dans cette dernière acception il est synonyme de *tonatiuh* (Torquemada, L. VI, ch. 27 et L. VIII, ch. 3, p. 56 et 175 du t. II), qui lui-même l'était de Tezcatlipoca, le miroir brillant (voy. *supra*, p. 195, 198 note 2, 208, 209).

(2) Seigneurs, du nahua *teuctli*, pluriel *teteuctin*, nom que les Indiens donnaient aux Espagnols.

(3) Porque ciertamente sus antepasados les habian dicho que habian de señorear aquellas tierras hombres que venian con barbas de hácia donde sale el sol, y que por las cosas que han visto éramos nosotros (Bernal Diaz, *Conq. de Nueva España*, ch. 139, p. 154 de l'édit. de Vedia ; 421-2 de la trad. du Dr Jourdanet).

(4) Voy. *supra*, p. 198, n. 1.

(5) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 398 ; — *Ann. de Cuauhtitlan*, p. 81.

(6) Voy. plus haut, p. 201, note 4.

dans les montagnes et les cavernes (1). Bien mieux les Xochimilcs, alliés des Tecpantlacs, possédaient de vieilles images de chevaux avec leurs cavaliers, de barques que leurs voiles faisaient ressembler à des aigles, de grands navires montés par des Blancs barbus, armés d'épées, coiffés de cabassets, et vêtus à l'Européenne (2). — Enfin d'anciens protégés des Tecpantlacs, les Tlaxcaltecs se rappelaient encore au XVI^e siècle une prédiction de leurs ancêtres, d'après laquelle des hommes blancs et barbus, montés sur des hautes maisons flottantes, coiffés de heaumes, armés d'épées et d'arcs supérieurs à ceux des indigènes, devaient venir d'une lointaine contrée orientale pour subjuguier leur pays (3). Ces prophéties, ces réminiscences, ces images qui concernaient les *filz du soleil* en général, c'est-à-dire les hommes de l'Est, adorateurs du Saint-Sacrement, furent appliquées aux Espagnols. Aussi l'un des Conquistadores, Francisco de Aguilar qui, avec tant d'autres, place la même tradition dans la bouche de l'infortuné Montezuma (4), dit-il que « les Chalcs furent, dès l'origine, soumis au roi [Charles-Quint] et grands amis des Espagnols (5). »

Voilà donc un imposant ensemble de faits et de témoi-

(1) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 12. — Cfr. *supra*, p. 198-201.

(2) Voyez les sources traduites et commentées dans *les Deux Quetzalcoatl Espagnols*, p. 485-492.

(3) Muñoz Camargo, L. II, ch. 3, p. 184-185; — Herrera, déc. II, L. VI, ch. 3, p. 139; — Torquemada, L. IV, ch. 27, p. 145 du t. I; — B. Diaz del Castillo, ch. 78, p. 70.

(4) Motecsuma..... dixo.... que de sus antepasados tenian y sabian, por lo que les avian dicho, que de donde salia el sol avia de venir una gente barvuda y armados. (*Relacion breve de la conquista de la Nueva España*, publiée dans *Anales del Museo nacional de México*. T. VII, fasc. 1, Mexico 1900, p. 12).

(5) Chalco fue..... desde el principio subjeta al rrey, y muy amigos de los Españoles. (Id. *ibid.*, p. 24. — Cfr. *ibid.* p. 21 pour les Xochimilcs et les Cuitlahuacs).

gnages, pour la plupart indépendants les uns des autres et qui, tirés des sources les plus diverses, concordent néanmoins pour démontrer que les Tecpantlacs et leurs congénères ou anciens sujets : les Chals, les Xochimilcs, les Mizquics, les Cuitlahuacs, les Tlaxcaltecs, contemporains de Cortés, avaient des notions du Christianisme et des Blancs de l'Est. Nous en concluons que leurs ancêtres, venus d'un pays estatlantique, étaient originaires de l'Europe ou qu'ils avaient été évangélisés par des membres de l'ordre militaire et religieux dont le nom était exactement rendu en nahua par celui de Tecpantlacs. Lors même que quelques unes de ces traditions sembleraient suspectes, que certaines croyances et pratiques religieuses paraîtraient trop éloignées du catholicisme pour en être des imitations ou tout au moins d'odieuses contrefaçons ; lors même que l'on contesterait la valeur d'une partie des preuves et des arguments exposés plus haut, — il en resterait encore assez pour qu'il soit impossible d'infirmer nos conclusions, en expliquant autrement que nous ne l'avons fait les vestiges archéologiques, les croyances, les pratiques religieuses, les témoignages historiques et les réminiscences.

Voici en effet ce qui ressort des documents les plus dignes de foi que nous avons traduits et commentés : les Tecpantlacs étaient originaires d'un pays lointain situé à l'est de l'Océan Atlantique (Voy. *supra*, p. 186-7, 194-7, 226-7), et qu'il faut chercher entre le Cap Nord et le Cap Bojador, car au sud de celui-ci l'Afrique était exclusivement habitée par des Nègres, et les réminiscences, comme les peintures conservées par les descendants, les alliés, les sujets, les protégés des Tecpantlacs (Chals, Mizquics, Cuitlahuacs, Xochimilcs, Tlaxcaltecs), avaient trait à des Blancs, barbus, armés et vêtus à l'européenne (*supra*,

p. 198-201, 207, 226-7). Comme le berceau commun de ces peuples et des autres immigrants qui les avaient précédés était Tullan-Tlapallan (la Thulé de la mer de l'Est par rapport au Mexique), et que ce nom s'applique aux îles et contrées peuplées de Gaëls (p. 186 note 6), on peut affirmer que les Tecpantlacs appartenaient à la famille de ceux-ci ; et en effet l'un des insignes de Tezcatlipoca, leur divinité particulière (p. 198, 208-213), était la croix *decussata* ou de Saint André, patron de l'Ecosse, et elle figurait sur le bouclier et le manteau du dieu, sur les encensoirs de ses prêtres (p. 212). Ce symbole du christianisme, conjointement avec le soleil ou Ostensoir que tenait l'idole de Tezcatlipoca (p. 210-212) ; avec ses principaux attributs (p. 208-209) qui sont ceux du vrai Dieu ; ainsi qu'avec certains détails de son culte : forme de ses autels, Rogations, encensoir, tabernacle, crosse, livres thaumaturgiques (p. 211-216), — ce symbole, disons-nous, est un sûr indice de l'origine chrétienne de diverses croyances professées par les Tecpantlacs et par le célèbre Nezahualcoyotl, roi de Tezcucó, issu d'un prince chichimec instruit par un missionnaire Chalc (p. 204-207).

En tenant compte de tous ces faits, tirés par Chimalpahin et d'autres historiens, d'anciennes peintures et chroniques, dont ils ne comprenaient pas toujours la portée, puisqu'ils accolent au nom de Tezcatlipoca les qualifications de diable, de grand démon, sans se douter que c'était une contrefaçon du vrai Dieu, — on ne risque guère d'identifier les Tecpantlacs avec nos Templiers, d'autant plus que *tecpan*, la première partie du nom nahua, est la traduction exacte de *templum*, pris dans le sens de palais et non de basilique (p. 189) ; que la division tripartite des Tecpantlacs en Tlacocheals ou *milites*, en Teotlixcs ou messagers de Dieu, en Nonohualcs ou résidents, corres-

pond parfaitement à celle des Templiers en chevaliers, clercs et résidents ou conventuels (p. 188-191) ; que ceux-là comme ceux-ci vivaient sous un régime théocratique et militaire, ayant pour chefs, non seulement des Gardiens des flèches, des engins, des harnais, mais encore des Seigneurs ministres de Dieu, des Porte-Dieu, des Prêcheurs, des Révérends moines et des Déchaux (p. 203 n. 8). — Que l'on juge maintenant si ces nombreux traits de ressemblance entre les Tecpantlacs et les Templiers peuvent être expliqués autrement que par la communauté d'origine des deux ordres guerriers et religieux ?

A la vérité, nous ne connaissons pas de documents européens qui nous apprennent, comme fait Chimalpahin, d'où, quand et comment des Templiers passèrent d'Europe en Amérique, mais nous pouvons conjecturer qu'ils partirent des pays gaéliques pendant les troubles qui désolèrent ces contrées à la fin du XIII^e siècle. Mais, objectera-t-on, comment se fait-il qu'ils n'aient pas fait connaître à l'Europe l'existence d'un Nouveau Monde ? La réponse est facile si l'on se reporte au temps de leur migration et à politique de l'Ordre. Il aimait à s'envelopper de mystère : les chapitres n'étaient composés que de ceux que le Grand-Maitre jugeait à propos d'y appeler (1) et, sous peine d'être exclus de l'Ordre, ceux-ci ne devaient révéler à personne, pas même à leurs confrères, ce qui s'y était fait et dit (2). « Une obscurité profonde, mystérieuse même, comme tout ce qui touche les Templiers, entoure la disparition de leurs archives (3) ». D'après le témoignage de

(1) *Règle et statuts secrets des Templiers*, p. 223.

(2) *Ibid.*, p. 314, 390, 448.

(3) Delaville Le Roulx, *Documents concernant les Templiers extraits des archives de Malte*. Paris 1882, in-8, p. 1.

l'un d'eux, Frère Geraldus de Causso, chevalier, « les anciens de l'Ordre s'accordaient à dire qu'il n'avait pas gagné à admettre des lettrés dans son sein. » (1). Avec cette tendance générale à mettre la lumière sous le boisseau, les chefs et les autres membres dirigeants ne devaient pas engager les découvreurs à écrire des relations de voyages (2), et ils ne les auraient pas déposées dans leurs archives, qui sont d'ailleurs dispersées, sinon détruites en grande partie. « Le grand maître et les précepteurs provinciaux, disait encore Geraldus, ne souffraient pas que des frères eussent par écrit ou gardassent par devers eux, sans permission, la Règle de l'Ordre ou les règlements faits plus tard, non plus que d'autres écrits concernant la situation et les affaires (3) de l'Ordre. Le témoin jugeait que c'était un abus et que de là provenaient les soupçons contre les Templiers. Une fois ou deux, à sa connaissance, le Grand-Maitre avait, dans les pays d'Outre-Mer (4), ordonné à tous les frères possédant des livres relatifs à la Règle, aux statuts, aux affaires de l'Ordre de les lui apporter. Il en avait fait brûler quelques uns, à ce que le témoin avait ouï dire et croyait, rendu d'autres aux plus anciens membres ou gardé le reste pour lui. » Deux de ses prédécesseurs en avaient fait autant. (5)

(1) *Erat vox communis in Ordine, inter antiquos Ordinis, quod ex quo litterati fuerant inter eos, Ordo non fecerat profectum suum. (Procès des Templiers, t. I, p. 389).*

(2) Quoiqu'ils aient joué un très grand rôle dans les expéditions en Terre Sainte, on ne connaîtrait guère les Croisades, s'il fallait les étudier dans des mémoires des membres de l'Ordre. C'étaient des hommes d'action et non des gens de plume.

(3) Le texte porte *puncta*. Voy. ce mot § 8 dans le *Gloss.* de Ducange, édit. Favre, t. VI, p. 371. Cfr. *ibid. punctus*, § 3.

(4) Non pas l'Amérique, bien entendu, mais la Terre-Sainte et les îles du Levant.

(5) *Procès des Templiers*, T. I, p. 388-9.

Aussi les anciens manuscrits de la Règle sont-ils rarissimes (1) et n'est-il fait mention, dans aucun livre européen, des Templiers qui, après avoir traversé l'Océan Atlantique, revinrent au moins une fois en Europe pour adorer le soleil, c'est-à-dire le Saint-Sacrement auquel on avait naguère donné cette forme et qui devint l'un des attributs de Tezcatlipoca, la caricature du Dieu des Chrétiens. Si ces relations s'étaient renouvelées, il est à croire qu'elles ne seraient pas longtemps restées secrètes et que l'Amérique aurait été connue chez nous 200 ans avant Christophe Colomb ; mais elles durent naturellement cesser lors de la dissolution de l'Ordre, dont les membres furent soit brûlés ou incarcérés, soit réduits à quitter l'habit et à se faire manœuvres ou artisans (2). Une partie d'entre eux passèrent même chez les Sarrazins et s'efforcèrent de faire le plus de mal possible à leurs anciens coreligionnaires, surtout à leurs frères ennemis, les Hospitaliers (3).

Pourquoi alors les Tecpantlacs seraient-ils revenus en Europe ou y auraient-ils donné de leurs nouvelles, quand

(1) Il était défendu aux frères de posséder les statuts, de peur que les écuiers ne les lussent et ne découvrirent les établissements de l'Ordre aux gens du siècle, ce qui lui eût été nuisible. (*Règle et statuts secrets*, p. 353. — Cfr. l'introd. de Maillard de Chambure, p. 50-51).

(2) Si qui ex Templariorum coetu manumissi aut per fugam abstracti evadere potuerunt, projecto religionis suæ habitu, ministeriis plebeis ignoti aut artibus illiberabilibus se dederunt. (Ferretti Vicentini *Historia* (écrite dans le 1^{er} quart du XIV^e siècle) chez Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, Milan, 1726, in-fol. t. IX, p. 10-17).

(3) [En 1312]..... . Aucuns Templiers eschapèrent
qui vers Sarrazins se tornèrent,
et porchasèrent et porchasent
comment à nous damage facent,
especiaument l'Ospital.

(*Chronique rimée* attribuée à Geffroy de Paris, dans *Recueil des historiens des Gaules et de France*, t. XXII, 1865, p. 133).

les Templiers qui avaient, selon le témoignage d'un contemporain, échappé au bûcher ou à la geôle, « erraient dans le monde, après avoir dépouillé le froc. » (1). Leur situation au Mexique était meilleure qu'elle n'avait jamais été en Orient et en Europe, où l'Ordre n'avait pas réussi à se tailler une principauté autonome, comme firent les Hospitaliers dans l'île de Rhodes, les chevaliers Teutoniques dans la Prusse orientale et les Porte-Glaive en Livonie. Ce qu'il n'avait pu gagner ici, au temps de sa plus grande prospérité, par la force des armes, quelques-uns de ses membres l'avaient obtenu là-bas très facilement, grâce à leur supériorité intellectuelle et à leur réputation de thaumaturges. Ils avaient tout intérêt à ne pas attirer l'attention de compatriotes qui auraient pu les poursuivre, les asservir ou leur faire concurrence. N'ayant pas besoin, comme leurs malheureux frères restés en Europe, de se déguiser en manants et en vagabonds pour sauver leur vie, ou de se faire renégats pour recouvrer leur liberté, ils dominaient dans leurs États transatlantiques grâce à l'isolement qui fut d'abord leur sauvegarde, mais qui finit par être l'une des principales causes de leur décadence politique et religieuse. Ne pouvant s'appuyer, comme le firent plus tard les colons espagnols, portugais, français, anglais, sur les flottes et les troupes de la mère-patrie ; privés de l'afflux continu d'immigrants qui les eussent renforcés, ils furent bientôt hors d'état de résister aux entreprises belliqueuses des Tenuchcs de Mexico, des Tepanecs d'Azcaputzalco, des Acoluas de Tezcuco, et ils se laissèrent absorber par les barbares qui les entouraient ou

(1) *Caeteri fratres qui persequentium manus potuerunt effugere, relicto habitu, in orbe vagantur. (Chronicon Francisci Pipini, chez Muratori, t. IX, p. 750).*

par leurs nouveaux maîtres, au point de devenir presque méconnaissables ; si bien que jusqu'ici les Américanistes n'avaient ni soupçonné leur origine, ni compris leurs traditions et leurs superstitions. Les érudits qui s'en tiennent exclusivement aux inscriptions, aux parchemins dûment signés, parafés et munis de sceaux, aux médailles, aux monuments, aux objets d'antiquité, aux mémoires et aux histoires contemporaines des événements, auront peine à croire qu'une bande de Templiers ait possédé au Mexique, pendant un siècle et demi, des États souverains et même suzerains de nombreuses principautés. Il leur est bien permis de laisser de côté une question si éloignée de leurs études, mais ceux qui disent avec le poète :

Humani nihil a me alienum puto

et qui voudront exprimer une opinion relativement aux Tecpantlacs, devront tenir compte des faits positifs relevés dans ce mémoire et, s'il y a lieu, discuter nos explications et nos arguments ; et aucun vrai savant ne rejettera dédaigneusement nos conclusions, sous l'unique prétexte qu'elles sont invraisemblables et qu'il était impossible à des Templiers de fonder un État durable en Amérique, à l'insu des Européens des XIV^e et XV^e siècles.

EUG. BEAUVOIS.
